

# CLARTE

**DIRECTEUR HENRI BARBUSSE**

**Au Sommaire de ce Numéro :**

Paul AMANN.....

C. CHIL.....

LUCIEN-PAUL.....

Jacques MESNIL.....

Georges MICHAEL.....



Léon MOUSSINAC.....

Henriette ROLLAND-HOLST.

Victor SERGE.....

Antoine VALBERT.....

**La Journée de huit heures et la production**

Par Georges LÉVY

*Dessins de JEAN LURÇAT*

## ABONNEMENTS

}	France...	1 an.	25 fr.	6 mois.	13 fr.	3 mois.	7 fr.
	Etranger.	1 an.	36 fr.	6 mois.	20 fr.	3 mois.	11 fr.

## SOMMAIRE

Un dernier effort, « Clarté » ..... 153	Naissance pratique du cinéma : 7° La critique ; 8° Fisc et censure; 9° Affiches, par LÉON MOUS-SINAC ..... 164
<b>Vie Intellectuelle.</b>	<b>Vie Sociale et Economique.</b>
Dessin de Jean Lurçat.	Dessin de Jean Lurçat.
Culture et communisme : IV. La culture post-révo-lutionnaire, par Georges MICHAEL ..... 154	La journée de huit heures et la production, par Georges LEVY ..... 166
Chronique de la vie intellectuelle en Russie :	Qui va payer la guerre? II. L'inflation fiduciaire rui-ne les classes moyennes, par LUCIEN-PAUL. 170
Le nouvel écrivain et la nouvelle littérature, par Victor SERGE ..... 158	La chimère de l'or, par un homme d'affaires ..... 172
La dramaturge du silence, par Jane AMANN ... 161	<b>Vie Politique.</b>
La traite des muses, par CHIL ..... 162	Les Intérêts et la Sottise, par X. .... 173
Poème : Le vieux et le nouveau monde (traduit du hollandais par Jacques Mesnil), par Henriette ROLLAND-HOLST ..... 163	Moscou et Angora, par Antoine VALBERT ..... 175

## La Quinzaine Artistique

*Les Expositions qu'il faut voir*

**Grand-Palais**, avenue Victor-Emmanuel-III, 34<sup>e</sup> exposition annuelle de la « Société des Artistes Indépendants », du 10 février au 11 mars. Vernissage le 9 février. 18<sup>e</sup> Exposition de l'Association professionnelle des peintres et sculpteurs français, jusqu'au 28 février.

**Musée Galliéra**, 10, avenue Pierre-I<sup>er</sup>-de-Serbie. Exposition d'art appliqué.

### GALERIES PARTICULIÈRES

**Barbazanges**, 109, rue du Faubourg-Saint-Honoré. Exposition A. Feder, jusqu'au 14 février.

**Bernheim-Jeune**, 25, boulevard de la Madeleine. Aquarelles de Vlaminck, du 9 au 22 février.

**Bernheim Marcel**, 2 bis, rue Caumartin, « Les Aquarellistes Indépendants », jusqu'au 17 février.

**Blot**, 11, rue Richepance. Exposition Mainssieux, du 12 au 24 février.

**Chambre Syndicale des Beaux-Arts**, 18, rue La-Ville-L'Évêque. Exposition annuelle du Syndicat des femmes peintres, jusqu'au 28 février.

**Devambe**, 43, boulevard Maiesherbes. XI<sup>e</sup> Exposition de la « Société Moderne » et œuvres de Paul de Castro, jusqu'au 17 février.

**Dru**, 11, rue Montaigne. Exposition A. Lepreux, du 12 au 23 février.

**Druet**, 20, rue Royale. Œuvres de Renoir; dessins et aquarelles de Madeleine Bunoust, jusqu'au 16 février.

**Durand-Ruet**, 16, rue Laffitte. Tableaux d'Eugène Boudin, jusqu'au 17 février.

**Effort Moderne**, 19, rue de la Baume. Emaux et métaux de G. Miklos.

**Hodebert**, 134, faubourg St-Honoré. Exposition C. Léandre.

**La Licorne**, 110, rue La-Boétie. Exposition des Artistes Russes (premier groupe) et aquarelles de Germain Delatousche, jusqu'au 15 février.

**Manuel frères**, 47, rue Dumont-d'Urville. « Les maîtres du charme », jusqu'au 28 février.

**G. Petit**, 8, rue de Sèze. « Les Aquarellistes français », jusqu'au 15 février: expositions de Mlle Ripa de Roveredo, du capitaine Roy et de M. Des Fontaines, jusqu'au 14 février.

**Reitlinger**, 12, rue La-Boétie. Exposition M. Phidias, jusqu'au 16 février.

## Profitez d'une occasion unique offerte

### à nos abonnés seulement

7 francs, franco, ces trois nouveaux volumes :

#### UN LIVRE DE POÈMES :

### *Trains Rouges*

par Paul VAILLANT-COUTURIER

Franco 4 fr. 50

#### UN ROMAN :

### *Ames Rustiques*

par Henri MIRABEL

Franco 5 francs

#### UNE BROCHURE DE DOCUMENTATION :

### *A propos du débat de la Chambre sur les Responsabilités de la Guerre*

MM. VIVIANI & POINCARÉ FONT FI DE LA VÉRITÉ

Par F. GOUTTENoire DE TOURY

64 pages, franco 1 fr. 50

7 francs au lieu de 11 francs

3 volumes complets pour le prix d'un seul !

## Achetez à CLARTÉ son Stylo

Modèle Safety à plume rentrante en or contrôlé 18 carats, fonctionnement garanti, tout modèle ne donnant pas satisfaction est échangé gratuitement.

Y compris écriin, compte-gouttes et agrafe

A nos Bureaux 25 fr. Franco 25 fr. 50

Sa reliure mobile "CLIO" pour 26 numéros de la Revue

A nos Bureaux 9 fr. Franco 10 fr.

Une simple agrafe suffit à placer ou enlever le numéro

Adresser les commandes à CLARTÉ

16, rue Jacques Callot. - PARIS (6<sup>e</sup>)

CHÈQUES POSTAUX PARIS 330-80

# UN DERNIER EFFORT

Depuis quinze mois, dans les pires circonstances matérielles, sans un sou d'avance devant elle, **Clarté** a réalisé ce tour de force de paraître régulièrement, dans des conditions où aucune autre publication n'aurait pu voir le jour.

Soutenue dès son premier numéro par un public d'élite, notre revue n'a cessé de voir grandir sa réputation. Il est certain qu'en France, comme à l'étranger, la renommée de **Clarté** au point de vue du sérieux et de la solidité de la documentation, s'enracine et s'étend; l'équilibre matériel et le succès ne peuvent que répondre un jour ou l'autre à cette utilité intellectuelle de notre revue.

Mais en attendant, que par un roulement régulier d'abonnements, ainsi que par sa vente en augmentation constante, **Clarté** arrive à s'assurer une existence moins précaire, il lui reste encore de durs moments à traverser. Certes, pour maintenir debout l'œuvre entreprise en commun, tous les camarades qui n'ont cessé d'apporter, le plus souvent, gratuitement, à **Clarté** le meilleur de leur talent et de leur temps, et qui en ont fait la *seule* revue française indépendante d'intelligence et de culture révolutionnaire, tous ceux-là sont prêts à continuer aussi longtemps qu'il le faudra et dans les mêmes conditions, la lutte pour l'existence quotidienne. A leur tour ils demandent aux amis de **Clarté**, à ce public d'élite auquel ils ne se sont jamais adressé en vain, de permettre à la revue qu'ils estiment, de poursuivre l'œuvre d'éducation à laquelle elle s'est vouée.

La folie de nos dirigeants, la criminelle politique de nos hommes d'affaires, a eu jusqu'ici pour résultat de provoquer une hausse des matières premières, dont nous subissons les premiers le contre-coup. **Clarté** ne veut pas augmenter le prix de sa publication et de ses abonnements, prix qu'elle considère comme un maximum. Mais elle demande à tous ceux qui peuvent matériellement l'aider à franchir une crise, de le faire sans tarder. Elle lance une dernière souscription, qui en lui donnant le fonds de roulement nécessaire pour traverser un mauvais moment, assurera définitivement son succès matériel dans l'avenir.

Notre souscription ouverte le 15 février, sera prolongée pendant une période de deux mois et demi, jusqu'au 30 avril, pour permettre à tous nos amis d'y participer. Aux cinq cents premiers souscripteurs, qui lui auront adressé une somme supérieure à 10 francs, **Clarté** manifesterà sa reconnaissance, en adressant gracieusement, dès que son tirage sera terminé, une reproduction artistique sur grand format d'un récent tableau de Henri Barbusse par Mela Muter. Ce portrait que beaucoup de nos lecteurs ont déjà réclamé, leur sera offert en souvenir de leur contribution volontaire à l'existence de **Clarté**. Au verso, sera inscrit le nom de chaque donateur et les remerciements de **Clarté**.

Il faut que du 15 février au 30 avril tous les amis de **Clarté** répondent à son appel. D'eux seuls dépend maintenant l'avenir de la *seule* revue, qui en France oppose aux intellectuels de la bourgeoisie, les jeunes forces d'une intelligence nouvelle et volontaire.

CLARTE.

## La Culture post-révolutionnaire

par Georges MICHAËL

« Une nation qui ne saurait que produire de la richesse, on pourrait dire d'elle qu'elle a été créée et mise au monde pour fabriquer du fumier. »  
PROUDHON.

Il est temps de conclure cette suite d'études. Résumons-nous. Un débat parlementaire sur l'Instruction Publique nous a offert un tableau complet des diverses conceptions bourgeoises de la culture, conceptions appropriées aux intérêts et aux buts politiques de la grande, de la moyenne et de la petite bourgeoisie (1). Les orateurs bourgeois comprenaient, bien entendu, des membres du Parti socialiste. Il nous a donc paru nécessaire de rappeler comment, du Tiers-Etat jusqu'à Jaurès, la conception du Progrès indéfini de l'humanité par la culture scientifique, thème fondamental de toute démocratie, avait imposé aux soulèvements et aux premières organisations du prolétariat une idéologie héritée directement de la Révolution bourgeoise du XVIII<sup>e</sup> siècle (2). Enfin, une analyse sommaire de cette conception du Progrès scientifique comme sens nouveau et suffisant du mot « culture » nous a conduit à opposer à la culture strictement *intellectuelle* et *individuelle* (telle qu'on la comprend en période capitaliste) la culture *spirituelle* correspondant à tous les types de société non-capitalistes : celles où les hommes se rassemblent et se hiérarchisent non pas simplement selon leur intérêt pécuniaire, mais pour augmenter leur force *matérielle* par la force *spirituelle* que crée et que cultive leur cohésion (3). Parmi les classes économiques du monde capitaliste, seul, le prolétariat se trouve dans les conditions d'infériorité matérielle qui lui imposent de s'agréger et de s'organiser en vue de développer en soi une force spirituelle. Lui seul affronte cette nécessité de groupement collectif, de cohésion en équipe moralement unie, qui avait présidé à la formation de toutes les sociétés (donc de toutes les cultures) pré-capitalistes. D'où cette affirmation brutale : en fait de culture, comme dans le domaine politique, le prolétariat doit casser net avec la bourgeoisie ; là, comme ailleurs, le prolétariat est, par ses nécessités les plus intimes, les plus vitales, en opposition absolue avec les autres classes contemporaines : il représente un autre type de groupe social, il sera le tenant d'une autre culture. Disons déjà : il permettra de reconstruire une vraie culture.

### SCIENCE ET CAPITALISME

Car — nous l'avons indiqué déjà dans notre précédente étude — notre affirmation doit porter plus loin. Non seulement, la culture moderne est l'expression de sociétés bourgeoises qui ne prennent aucunement leur fondement organique en des valeurs spirituelles, mais c'est par un grossier abus de langage que la bourgeoisie confond cette culture avec la science. Georges Sorel avait discerné cette duperie (4) et multiplié contre elle des analyses critiques et métaphysiques de premier ordre. Nous

(1) V. notre numéro du 15 septembre 1922.

(2) V. notre numéro du 15 octobre 1922.

(3) V. notre numéro du 1<sup>er</sup> janvier 1923.

(4) V. ses articles sur « La Science dans l'Éducation » dans le *Dévenir social* de 1896, et son livre sur les *Illusions du Progrès*.



avons déjà montré, grâce à lui, combien l'évolution du capitalisme est loin de se confondre, de s'allier étroitement à l'évolution de la science. Des recherches qui dépasseraient le cadre du présent travail permettraient de commenter cette vérité banale : jamais un inventeur de mérite ne tire de son invention un profit capitaliste. Dans la règle baconienne qui fonde encore toute science : « Obéir aux choses pour les commander », l'attitude initiale d'incessante interrogation vis-à-vis des phénomènes, cette expectative aux aguets, mais infiniment patiente, exige du savant le désintéressement *absolu* : désintéressement *intellectuel* (pas de préjugés, d'idées préconçues, souplesse de l'hypothèse) et, à plus forte raison, désintéressement *pécuniaire* ! Voyez-vous ce savant entrant dans son laboratoire en se proposant d'avoir découvert avant le déjeuner de quoi prendre un fructueux brevet d'invention ! Quant au second moment de la proposition de Roger Bacon : « Commander aux choses », le capitalisme, pressé de commander n'importe quand, n'importe comment, force la main aux lois scientifiques, leur préfère n'importe quelle solution empirique « qui fait la blague ».

Donc, opposition foncière entre les démarches intellectuelles du savant et celles du capitaliste. Mais il y a des périodes dans l'évolution du capitalisme où la bourgeoisie est si facilement, si abondamment parasitaire, qu'elle devient capable de ces idéologies désintéressées que sont les illusions du Progrès. Entendons-nous : rien là, du désintéressement fécond du savant, ni de ce désintéressement grandiose que la vie spirituelle d'un groupe exige de ses équipiers. C'est du désintéressement comme en avait ce légendaire roi Stanislas, qui croyait, quand il avait bu, que toute la Pologne était ivre ! De même, quand une période d'ascension économique saotile la

bourgeoisie, la voilà qui rêve de Démocratie, de Paix par le Droit, de Légimité primant l'Etat, et du Progrès des Lumières en chaque conscience individuelle. Se croyant désintéressée, elle se croit capable de science. Sorel encore, a démontré que la science qu'elle revendique alors comme sa culture propre n'est rien de plus que la vulgarisation, la « petite science ». Voilà ce que la franc-maçonnerie vieillote essaye de perpétuer en notre période d'effondrement économique. Voilà ce que nous avons devant nous, ce qu'on nous offre. Du journalisme en bibliothèques pour des milliers ou des millions d'individus *dispersés*, dispersés parce que bourgeois, donc triés, sélectionnés et appariés par leur simple condition pécuniaire, indice nécessaire et force *suffisante* dans un monde capitaliste. Culture *strictement* intellectuelle, puisque livresque et journalistique ; développement du seul *esprit critique* au détriment de tous les autres modes de l'esprit ; et, suprême ironie, cet esprit critique, que rien de *spirituel* n'anime, se met aveuglément au service de ces fades Illusions que procure l'énorme digestion des bénéfices économiques !

### LA CASSURE

CONTRE cela, qu'est-ce que nous dressons ? Non pas la culture pré-capitaliste ; car ce n'est pas la classe féodale qui parle. C'est le prolétariat. C'est donc une classe qui demande sa force spirituelle non pas à des traditions de caste transmises par la naissance, mais à son *instinct* de classe exploitée. La culture des sociétés féodales supposait la tradition perpétuée de chaque caste élanche ; la culture intellectuelle bourgeoise se fonde sur la vulgarisation scientifique et sur la Raison individuelle, partout identique comme sont identiques tous les intérêts capitalistes ; la culture prolétarienne de l'avenir se fondera sur l'instinct de classe, essence de la lutte révolutionnaire (5).

Quelle meilleure preuve en donner que la distinction typique des modes de recrutement de ces diverses classes ? On naissait dans telle caste ; votre degré de fortune peut vous classer bourgeois, donc vous octroyer les *loisirs* indispensables pour cultiver votre Raison individuelle ; l'instinct du travailleur le dresse en prolétariat : c'est bien pourquoi la III<sup>e</sup> Internationale recrute la majorité des dirigeants des partis communistes parmi les ouvriers ou paysans ; et c'est aussi pourquoi il apparaîtra de plus en plus que les intellectuels ne peuvent adhérer sincèrement au parti prolétarien que si leurs conditions matérielles d'existence les retranchent de la bourgeoisie, et s'ils font l'expérience personnelle de la lutte de classes. La social-démocratie, les socialismes d'avant-guerre, prétendaient recruter les intellectuels par persuasion rationnelle. Le communisme réclame des intellectuels l'instinct de classe. Voilà, marquée dans les faits, la coupure, la profonde faille théorique qui oppose les *conceptions*

(5) Nous ne pouvons malheureusement, faute de place, situer historiquement cette opposition foncière. Le mythe de la culture scientifique flambeau de la social-démocratie n'a pas toujours, tant s'en faut, égaré le prolétariat ni ses chefs. Nous nous bornerons à rappeler la préface d'Engels au *Manifeste communiste*, où la distinction culturelle des communistes et des socialistes est esquissée ; accessoirement la *Guerre et la Paix*, où Proudhon affirmait que la lutte violente, et non la pensée rationnelle, était mère de la vraie culture ; enfin surtout Georges Sorel et la « Nouvelle Ecole » (parmi laquelle nous citerons en première ligne notre ami Edouard Berth) qui, par leurs œuvres historiques et critiques et leur idéologie du syndicalisme révolutionnaire, ont préléudé à cette culture prolétarienne annoncée par Marx. Charles Péguy (V. son *Cahier : Notre Jeunesse*) avait retrouvé le sens féodal de la culture populaire.

socialistes et les *pressentiments* communistes, concernant la Culture.

### LES PROBLEMES MORAUX DE LA DICTATURE DU PROLETARIAT

Nous parlons d'instinct et de pressentiments, car, en France, notre tâche est encore initiale : marquer la cassure, la fonder en esprit tandis qu'elle se réalise dans les faits politiques et sociaux. Nous avons à dire *non* à la fausse culture capitaliste, *non* à la culture honteusement partielle, étriquée, inhumaine que l'on nous propose en parlant de culture intellectuelle et individuelle. Nous avons, par ce refus, à permettre une évolution autre, neuve, autonome, une résurrection dont nous avons déjà le droit de parler.

Car, dès qu'un pays fait l'expérience de la dictature du prolétariat, ces espoirs, qui sont nôtres, se manifestent déjà en action. Je n'ai pas à conseiller aux lecteurs de *Clarté* d'ouvrir le livre d'Eugène Varga sur *La Dictature du Prolétariat* en Hongrie (6). Mais qu'ils prennent la peine, si le problème les intéresse, de relire ces pages du point de vue qui nous occupe : en y cherchant les manifestations spontanées et *indispensables* de vie spirituelle qui apparaissent avec la prise du pouvoir par le prolétariat.

Serait-il exagéré de dire que le livre de Varga nous apporte cette leçon : la dictature pose aux nouveaux chefs soviétiques des problèmes *moraux* aussi considérables que les problèmes économiques et dont la solution est non moins nécessaire au succès final ? L'outillage national tombe aux mains du prolétariat. Mais, dit Varga, de quel prolétariat ? D'une génération ouvrière qui a grandi dans l'idéologie « égoïste-cupide » de la société bourgeoise. Aussi, Varga consacre-t-il tout un chapitre au « problème de la discipline et de l'intensité du travail ». Il nous montre comment l'ancienne discipline autocratique du patronat s'effondrant au premier jour de la Révolution, les Soviets n'ont d'autre ressource, pour continuer la production et sauver le nouveau régime, que de susciter par tous les moyens une discipline entièrement nouvelle fondée sur le sentiment *moral* des travailleurs ; et ces moyens, par conséquent, sont d'ordre spirituel : on fait une campagne de propagande intense, on essaye de remplacer la vieille idéologie égoïste et cupide par l'idéologie nouvelle, on fait appel à l'instinct de classe des travailleurs, et surtout on envoie partout des communistes convaincus qui militent et activent, organisent la discipline prolétarienne. « La nouveauté de ce système, dit Varga (7), consiste essentiellement à faire servir l'appréciation de la collectivité des ouvriers de l'entreprise à assurer la discipline individuelle. *L'efficacité de ce système est donc fondée sur le sentiment moral des ouvriers.* » On assistait, là, tout simplement à la création d'une morale. Le capitalisme nous a-t-il assez abêtis pour nous faire oublier que la morale est une avec la culture ?

Mais ce n'est là (d'après le livre même de Varga) qu'un seul des aspects de cette renaissance morale surgie des terribles difficultés de la Dictature du prolétariat. Le prolétariat doit aussi lutter contre les classes vaincues (bourgeoisie, aristocratie), combattre chez les autres cette vieille idéologie capitaliste qu'il doit étouffer en lui-même ; enfin, il doit résister à l'épreuve que Varga montre comme peut-être la plus dure : l'effrayant isolement moral (plus encore que matériel, car les capitalistes étrangers font leur propre contrebande de guerre) où se trouve le jeune

(6) Librairie de l'Humanité, 1922.

(7) *op. cit.* p. 96.

Etat prolétarien et qui risque de décourager les masses. Voilà quelques-uns des « fronts » imprévus (pour employer la terminologie soviétique) qui se créent brusquement, et dans un domaine insoupçonné de notre monde capitaliste : dans le domaine de la cohésion spirituelle du peuple. Or, l'Etat soviétique répond à ces nécessités nouvelles par le procédé même dont se sont constitués — jusqu'à l'époque capitaliste — ces grands corps sociaux spirituels qui ont servi de support à chaque civilisation : l'action d'une élite morale. La critique sorélienne a montré que c'est par son clergé régulier, par ses moines, que le christianisme a perpétué si longtemps sa raison d'être spirituelle — la lutte de Dieu et de ses fidèles contre le péché. Spontanément, aujourd'hui, la classe qui doit, pour vivre, lutter de cœur comme de corps, organise en elle une élite de militants. Et c'est autour de cette élite que s'ordonnera et se hiérarchisera ensuite la société prolétarienne.

### LA CULTURE POST-REVOLUTIONNAIRE

Sera-t-il maintenant permis, sans glisser aux utopies, de nous demander quels pourront être les éléments, les conditions générales qui présideront à l'essor d'une culture neuve, en des sociétés ayant reconquis, par la lutte et la douleur, la vie de l'Esprit ? Il faut, ici, se borner à des notations sèches, car le songe nous guette !

Dans la précédente étude, nous avons remarqué comment l'outillage industriel, mis au service du capitalisme, travaille dans la limite et en vue des profits possibles, et qu'il en résulte une transformation secrète du milieu matériel où nous vivons : nous sommes environnés d'objets fabriqués ou façonnés en vue d'usages individuels grossiers, et notre mentalité générale est incessamment ternie, appauvrie de ce fait. Les théoriciens du socialisme ont souvent enseigné qu'après la révolution, on ne produira plus dans la limite des profits, mais dans la limite des besoins. Ajoutons, pour rester fidèles aux préoccupations qui nous guident, que rien n'empêchera, dès lors, que ces besoins soient aussi bien spirituels que matériels, puisque la production sera régie par des sociétés fondées sur leurs propres forces morales. Par exemple, pourquoi l'architecture, cet art que, de tout évidence, le capitalisme a tué, ne prendrait-elle pas, de nouveau, une place importante dans la production collective ? Sait-on bien que la France du XIII<sup>e</sup> siècle a dépensé, pour élever ses cathédrales, un capital de travail qui n'est, proportionnellement, comparable dans notre histoire qu'au capital que nous venons de dépenser pour « la Grande Guerre » ?

Du milieu, passons à l'homme. Que deviendra l'Instruction Publique ? Nous ne pouvons qu'effleurer cet énorme sujet. Marx et Sorel l'ont abordé. L'un et l'autre voulaient que l'instruction se fit à l'usine, à propos du travail productif. Sorel voyait là le moyen d'éviter toutes ces déformations que le capitalisme fait subir aux méthodes vraiment scientifiques, et qu'il décelait non pas seulement dans la façon dont s'appliquent industriellement les découvertes, mais surtout même dans les méthodes pédagogiques en honneur dans nos grandes écoles d'ingénieurs (notamment à Polytechnique). Sorel dénonçait partout, dans l'enseignement contemporain, la confusion entre la science, le vrai travail, et les instantes demandes de l'esprit commerçant et capitaliste ; il montrait combien les disciplines scientifiques en étaient profondément perverties. Et il en trouvait le remède dans un enseignement fait à l'usine même, parce que dans une usine, ces deux aspects contemporains de l'économie : la production, l'échange, sont matérialisés séparément dans les organes spécialisés qui y

répondent : le laboratoire, et « les bureaux », organisme de commerce. Une révolution sociale augmenterait encore cette distinction effective en attribuant les fonctions d'échange aux diverses branches d'un commissariat centralisé.

Marx voulait l'instruction à l'usine, car il prévoyait le stade économique où la division du travail telle qu'elle se pratique et s'exagère sans cesse actuellement, serait surmontée, dépassée. L'ouvrier, prenant une conscience complète non plus seulement de tel mécanisme auquel il est aujourd'hui assujéti, mais de l'ensemble du processus de la production — dans la branche où il travaille — serait capable de choisir ses occupations, donc de les varier, et situerait chacune d'elles dans l'intelligence de l'ensemble. Sorel a commenté (8) cette prévision de Marx. A son sens, la culture de l'avenir se fondera sur cette division des sciences que matérialise la division des divers genres de production. Il a revendiqué hautement cette soumission de la culture à la division scientifique, et affirmé que l'homme dont l'intelligence embrasse l'ensemble de tel domaine économique est « un individu intégralement développé » et qu'il ne faudra pas réclamer d'autre unité pour la culture que « la philosophie socialiste des rapports sociaux ».

Nos remarques précédentes nous autoriseront-elles à être plus optimistes ? N'avons-nous pas considéré que la révolution prolétarienne aurait pour effet d'entourer, d'encadrer (si l'on peut dire) l'activité intellectuelle parmi d'autres activités spirituelles suscitées ou ressuscitées ? Dès lors, « l'individu intégralement développé », ce sera l'homme qui, non seulement aura surmonté, par l'intelligence, sa spécialisation professionnelle, comme le veut Marx et Sorel, mais ne bornera pas là son activité. D'autres modes d'action le solliciteront sans cesse. C'est leur ensemble, encore impossible à prédire, qui trouvera son expression dans une culture nouvelle. Et nous avons le droit de l'évoquer par ce mot « ensemble », puisqu'elle traduira la vie de sociétés cohérentes, cohérentes par l'Esprit, en Esprit. Cette cohésion sociale spirituelle n'est-elle pas la promesse évidente d'une culture où l'harmonie intime, intégrale apparaîtrait de nouveau ?

Remarquons d'abord que les faits nous montrent déjà le travailleur, au sortir de l'atelier, se tournant vers d'autres formes d'activité. Combien d'ouvriers, à côté de leur besogne professionnelle, se dévouent au communisme, donc (nous l'avons vu) amorcent en eux une vie spirituelle ! Combien de jeunes ouvriers, à côté de leurs semaines d'usine, consacrent leurs dimanches aux sports que veut la santé de leurs muscles ! Sport et communisme nous montrent bien que, dès aujourd'hui, l'activité professionnelle (qui, plus tard, ne doit faire qu'un avec l'activité intellectuelle) est limitée spontanément par d'autres formes d'activité humaine. Mais nous préférons ne pas aborder ce sujet si capital, que traitera prochainement notre ami Jean Bernier. Bornons-nous à noter que toutes ces formes d'action nouvelles ou retrouvées nous arrachent à notre impasse : réduire la culture à la science. La culture redevient — comme tout être vivant, multiple en son essence, — une par son équilibre organique. Mais la science, direz-vous ? Vous l'oubliez ? Vous oubliez ses méthodes d'esprit critique, ses visées d'analyse expérimentale ? Si vraiment la science s'oppose à notre conception de la culture, tout est réglé, car l'humanité ne se détournera plus de la science désormais. Mais la science elle-même ne peut-elle se transfigurer ?

(8) Articles cités.

### SCIENCE ET SYNTHÈSE

Nous avons une chance ! Une chance d'échapper à la décadence, à la très prochaine déchéance irrémédiable que le grand poète Alexandre Blok a décrite dans des études auxquelles il faut constamment reporter notre esprit (9). Sa voix nous avertit que, depuis le XIX<sup>e</sup> siècle, la civilisation devient fragmentaire ; de moins en moins, on tente d'efforts pour retrouver cette synthèse de la pensée humaine que réalisait l'ancien humanisme et dont Goethe fut peut-être le dernier représentant.

A-t-on suffisamment réfléchi à l'effrayant indice que nous donne le délaissement progressif et déjà presque total, dans nos universités, des disciplines représentant l'esprit de synthèse, le besoin d'unité : la logique et la métaphysique ? Nos savants occidentaux n'ont que ricaneusement et sarcasmes pour la philosophie — pour cette philosophie ! Il y a les sciences, chacune dans son tunnel de taupe fébrile. Nos pauvres savants français ont gardé un peu plus longtemps (par tradition gréco-latine) le goût, sinon de la synthèse, tout au moins du panorama. Ils essayent encore parfois — oh ! non pas d'embrasser les sciences ni quelques sciences — mais de donner « aux esprits cultivés » un « aperçu » de l'état actuel de telle ou telle science particulière. Ils sont bien arrangés ! D'ailleurs, ils le méritent, car leur entreprise relève encore de notre vieux péché mignon : la rhétorique. Mais il faut voir ! La science, s'écrit-on outre-Manche, outre-Rhin ou ailleurs, la science, c'est prendre telle connaissance en tel point et la placer en tel autre. Alors seulement, on est un savant : on a fait quelque chose.

Allons-nous nous résigner à laisser un Esprit humain, coupé en trente-six mille morceaux, aux mains de tous ces vieux messieurs qui, chacun de son côté, en se tournant le dos, manipulent leur savoir un peu comme des pions sur un damier ?

Je ne peux m'empêcher de croire que les conditions historiques bourgeoises sont encore là pour quelque chose ! Je ne peux songer que cette fourmière d'impasses que devient la Science, ne serait pas bouleversée par les conditions nouvelles où travailleraient des esprits qui ne limiteraient plus leur activité à la seule intelligence critique. Revenant au vieux Roger Bacon et à sa maxime : « obéis à la Nature pour la commander » nous reconnaitrons que, si elle implique le désintéressement, la table rase quant aux préjugés, elle suppose pourtant toujours l'hypothèse qui inaugure l'enquête expérimentale et la guide. Il y a donc un étonnant dialogue qui s'établit entre le fait (qui contient bien plus de choses que nous n'en savons) et l'hypothèse qui le soupèse, le tourne, le retourne, l'éprouve tout en se gardant de gêner les réactions produites. Y a-t-il de la mystique dans ma croyance ? Je crois justement que c'est au cours de ce dialogue entre la Nature et l'Esprit (qui fait l'essence de toute démarche scientifique) que se décide et se décidera le destin de notre culture. Je crois que l'actuel savant engage le dialogue par des hypothèses que marque d'avance l'étude individuelle, intellectuelle, à laquelle il borne sa vie. Je crois qu'en réduisant au minimum l'apport spirituel, humain du dialogue, il abolit ce qui empêcherait son enquête de s'enfermer, divergente, centrifuge, dans une sorte de tunnel. On croit, les pédants prétendent, qu'en science, quand on a parlé d'esprit critique, on a tout dit ! Positivisme ! Mais n'est-ce pas Claude Bernard qui a dit « on ne découvre que ce qu'on cherche », réservant par là la place prépondérante de l'hypothèse ou plutôt du jeu vivant de l'hypothèse qui réplique au fur et à

(9) La Faillite de l'Humanisme dans nos numéros 12 et 13.

mesure de l'expérience ? Est-il, dès lors, permis de dire que tout ce qui augmenterait la *génialité humaine* de l'expérimentation scientifique, loin de troubler la science, en hâterait la marche ; mais aussi qu'un tel accroissement possible de la vie de notre esprit tendrait secrètement à rattacher entre elles les enquêtes aujourd'hui éparées ? Car, quiconque éprouve en soi un ordre, tend à projeter cet ordre sur tout ce qu'il touche. Nous avons beau nous croire bien individuels, bien seuls : sans le savoir, nous portons avec nous tout notre temps dans tous nos gestes, dans toutes nos idées. Et c'est pourquoi l'on peut espérer que les hypothèses des savants de demain ou d'après-demain porteraient en elles et imposeraient secrètement aux recherches scientifiques l'ordre même de leur société, l'ordre de leur temps, puisque cet ordre serait enfin l'ordre même de l'Esprit. Alors apparaîtrait par-dessus les taillis des sciences, une vraie culture : un nouvel Humanisme !

### LES PROBLEMES IMMEDIATS

Nous en avons assez dit pour montrer que le problème de la culture est un problème post-révolutionnaire. Pourtant, le communisme existe. Quelle doit être son attitude devant les problèmes contemporains de l'Instruction Publique ?

Ce qu'il faut avant tout, c'est accentuer la cassure avec tout ce qui relève du démocratisme ou de la social-démocratie. L'essentiel est fait, puisque la rupture est consommée avec la franc-maçonnerie. Le communisme doit être idéologiquement autonome : nous avons vu quelle grande mission, là encore, lui incombe.

Depuis la parution de ces études, les faits ont marché. M. Léon Bérard va chambarder l'Enseignement par simple décret et contre l'unanimité du Conseil Supérieur de l'Instruction Publique. Il va tout simplement obliger tous les lycéens à faire du latin comme au temps jadis et retarder jusqu'à la classe de seconde, les mathématiques, la physique et la chimie. Applaudissons à cette mesure qui ne peut tendre qu'à séparer franchement les classes sociales et à désarmer les jeunes générations de la bourgeoisie en présence du monde économique moderne. Une telle mesure prouve, une fois de plus, que les classes en décadence hâtent leur destin. Si notre bourgeoisie accepte cette « réforme », elle montrera par là qu'elle a quitté tout espoir de prospérité économique. Si, au contraire, le bloc des gauches devient une réalité, nous nous trouverons devant des offres précises d'enseignement généralisé et de lycée pour tous.

Dans ce cas, que faudra-t-il faire ? Refuser catégoriquement cette forme de propagande et de recrutement bourgeois qu'est devenue la culture classique. Réclamer le développement de l'enseignement technique et scientifique qui préparerait le prolétariat à diriger la production. Rappelons-nous toujours avec quelles difficultés le problème de la collaboration des techniciens bourgeois s'est posé aux Soviets de Russie et de Hongrie.

L'Etat bourgeois ne doit pas départir l'enseignement secondaire généralisé, car il ne ferait ainsi que multiplier cette mentalité bourgeoise des employés qui sert d'appui au capitalisme. Relisez Varga, qui les a vus à l'œuvre !

Et maintenant, songeons à ces intellectuels issus du prolétariat dont Lounatcharsky vient de parler ici même ! Les oppositions spirituelles se traduisent dans les faits : en face de la vieille université bourgeoise qui n'a pas désarmé, les Soviets, depuis un an, dressent déjà leurs intellectuels révolutionnaires sortis de l'usine ou du champ. Regardons ces jeunes hommes ! Écoutons ! Une nouvelle race d'esprits est née au monde.

# Le nouvel Écrivain et la nouvelle Littérature

Par Victor SERGE

Une femme va dans la rue. Ses chaussures éculées foulent des crachats. Et dans ces crachats elle aperçoit sa vie. — Matin de neige. Le traîneau emporte dans la splendeur du froid et de la lumière une jeune fille pour qui le murmure d'un nom devient tout un roman. — Un médecin de province qui soigne des fous devient pareil à eux. — Un vieux professeur s'aperçoit à la fin de ses jours de la nullité, du vide de son existence et qu'il n'y a rien, rien... — On a vendu la *Cerisaie*, patrimoine de famille... — Tels sont les sujets des contes les meilleurs d'Anton Tchekhov auquel il faut toujours revenir quand on pense à la littérature et à la société russe sous l'ancien régime. Sur cette littérature, expression de cette société, l'ennui planait, mortel (on se suicide beaucoup dans les pièces de Tchekhov). Un des chefs-d'œuvres du maître s'intitule d'ailleurs simplement : *Une Histoire ennuyeuse*. Cette sensation de l'ennui si elle atteignait chez Tchekhov son plus haut degré d'acuité, ne le distinguait pas des autres écrivains de mœurs de la pré-révolution. Les *petits-bourgeois*, les intellectuels. *En Villégiature*, de Maxime Gorky, les petites garnisons de Kouprine, les étudiants et les artistes de Léonid Andréiev, nous procurent tous la même tragique impression d'une existence inutile. « Pourrir, immensément emmaillotté d'ennui... » (Verhaeren).

Les causes sociales de cette psychose, nous ne les apercevons aujourd'hui que trop bien : Sous le despotisme du Saint-Synode, de l'*Okhrana* et d'une bourgeoisie précocement dégénérée, tout s'étioilait. L'esprit humain n'avait qu'un très petit nombre de débouchés : l'action révolutionnaire (c'était le lot des énergiques, mais elle menait tout droit au bagne), la mystique, l'extravagance. Peu désireux, au fond, de perdre les aises matérielles que leur accordait tout de même la société, la plupart des intellectuels « cherchaient les voies de Dieu », à la manière de Mérejkovski, ou s'abîmaient dans la contemplation du drame de leur propre nullité devant la destinée (Andréiev, *La Vie de l'Homme*, les *Masques Noirs*).

Rien de plus frappant que le contraste de cette littérature — pourtant l'une des plus riches — d'une société bourgeoise au déclin, avec celle de la Russie Rouge l'an 1922.

A la fin de 1921, il n'y avait encore aucune littérature nouvelle en Russie rouge. A part les œuvres connues de

quelques poètes (Blok, Biely, Essénine, Mayakovski, Kliouev) la révolution ne donnait encore rien aux lettres. Le conte, la nouvelle, le roman semblaient impossibles. L'écrivain, pour créer, a besoin de longues périodes d'assimilation. Les synthèses qu'il réalise sont précédées d'innombrables analyses. Il ne peut créer un paysan qu'après avoir pénétré l'âme de milliers de paysans, — des masses. En outre la création littéraire est précédée d'une période de cristallisation des types sociaux. — Or, en 1918, 1919, 1920, 1921 il n'y avait pas encore en Russie révolutionnaire de types sociaux suffisamment fixés, assez longuement observés, pour que l'écrivain fût en état de les recréer. Il lui était facile auparavant de faire converser une étudiante et un étudiant, un officier et une intellectuelle ; un moujik et un pope. Mais il voyait des étudiants nouveaux, sortis de l'usine et qui allaient se battre ; l'officier était mort ou pillait Novorossiisk ; l'intellectuelle passait ses après-midi à confectionner des galettes d'avoine ; le pope vendait des œufs... Comment faire parler, faire agir dans le livre ces personnages imprévus, chaque jour plus imprévus ? Que pensait le jeune commandant rouge avant-hier mécanicien à l'usine Dynamo, la petite agitatrice du *Jenotdel* (Section des Femmes), apprentie à peine sortie de l'atelier, le rusé « porte-sac » qui, clandestinement, apportait à la ville ses pommes de terre et le typhus ! L'écrivain n'en savait rien. Au demeurant, il se préoccupait surtout lui-même des pommes de terre du lendemain...

Le vieil écrivain émigré, ou, ne le pouvant, se joignait à l'« émigration intérieure. » La révolution qui lui ôtait ses privilèges de caste, lui imposait le même fardeau qu'à tous les citoyens, supprimait radicalement ses sinécures d'amuseur d'oisifs, il finissait par la hair de toute son âme. Mais la haine n'est pas créatrice, surtout quand elle tient à une incompréhension totale, à priori, de privilégié dépossédé. Dès 1919, quand les positions furent bien prises, il devint évident qu'un cycle de la vie intellectuelle finissait en Russie, que les anciens ne donneraient plus rien...

Les nouveaux sont venus en 1922. Avec la *N. E. P.* ? Non. Avec la paix, la fin de la guerre civile, la fin de la terreur, la reprise du travail.

Les nouveaux sont réellement nouveaux. Le poète Alexandre Koussikov (*Vers nulle part*), fort bon poète et l'un des plus jeunes, déclame volontiers quelques vers qui commencent ainsi :

« On dit partout que je suis une fripouille un Tchérkèsse méchant et rusé... »

Byronisme et vulgarité ? jactance ? nullement. Ce cosaque du Kouban, s'est battu dans la guerre civile. Commandant rouge, il intervint, le revolver au poing, au plus fort d'un pogrom. Il a vu à l'œuvre toute la bestialité humaine. Les gros mots ne l'effraient pas, ni les coups, et son amoralisme très sain ne répudie pas la méchanceté : œil pour œil, dent pour dent, la règle vaut encore au Caucase, et même ailleurs, dans la guerre des classes. Koussikov est un rouge authentique.

— Serge Essenine, pas voyou du tout, il est vrai, écrit la *Confession d'un Voyou* et note dans une page autobiographique : « J'ai voyagé, pendant la révolution, de l'Océan Arctique à la Caspienne et aux Indes, des marches occidentales à la Chine » (ne lui demandez pas dans quels wagons brinqueballants, défoncés, bondés de typhiques et de voleurs). « La plus belle année de ma vie fut 1919. L'hiver, il y eut 5° au-dessous de zéro dans nos chambres ». — Valdimir Mayakovski n'a pas trente ans ; à 15 ans, il était bolchévik, à 16 ans, illégal, à 17 ans, emprisonné pour 11 mois. Il a décrit la guerre, l'ayant vue le cœur soulevé par une horrible nausée. Les deux révolutions de mars et d'octobre, il les fait comme les choses les plus naturelles du monde : le monstrueux, c'était auparavant de ne les point faire. Journées de mars 1917 : « Je vais avec les automobiles à la Douma. Je grimpe au cabinet de Rodzianko. J'examine Milioukov. Il se tait, mais j'ai l'impression qu'il bégaye. Au bout d'une heure, je m'ennuie et m'en vais. »

J'ai d'autres autobiographies sommaires des écrivains russes actuels sous les yeux. Constantin Fédine, l'un des frères de Sérapion, petit paysan de Saratov, garde de son enfance l'effroyable souvenir des pogroms. Commis dans une boutique, étudiant en Allemagne, prisonnier civil pendant la guerre, il se donne corps et âme à l'Octobre rouge. A Syzran, dans l'est, « je fus rédacteur, administrateur, metteur en page et correcteur du journal local, orateur, conférencier, secrétaire de l'Exécutif du Soviet, volontaire dans la cavalerie rouge, commissaire... Ce fut ma plus belle année. » A Petrograd, pendant qu'on se bat contre Youdénitch, ce jeune poète est dans les rangs de la division baschkire. Pendant un voyage, il reste « trois fois vingt-quatre heures dans un wagon rempli de typhiques... » — Alexandre Yakovlev, auteur de beaux contes, révolutionnaire, lui aussi, au sortir de l'adolescence, frisa même le gibet. Parti comme brancardier, il vit « en moins d'une heure, près de 20.000 hommes asphyxiés par les gaz allemands ». — « L'hiver 1918-19, je le passai sans me dévêtir, chaussé, coiffé. La faim boursoufflait mes pieds et mes mains. Les deux êtres

qui m'étaient les plus proches, moururent... » — André Sobol (*Les Epaves, le Délire, Wagon-Salon*, choses vues pendant la révolution) a 34 ans. Socialiste-révolutionnaire, il était forçat en 1906, convoyé de prison en prison ; puis évadé en 1909, il parcourait la Suisse, Rome, Bruxelles, Paris, Copenhague, Nice, Munich et bien d'autres lieux. Volontaire dans l'armée française, il faisait la retraite de Serbie, se retrouvait illégal en Russie, en 1917, se faisait assommer par les soldats bolchéviques, tuait devant la révolution d'Octobre, manquait d'être fusillé par les blancs en Ukraine, manquait d'être égorgé dans un pogrom — il est juif — à Odessa, passait enfin 6 mois dans la prison d'une tchéka, parce que contre-révolutionnaire... Il s'est fixé à Moscou.



Je n'allongerai pas ces citations, assez caractéristiques. L'écrivain russe du temps présent a beaucoup, àprement, vécu. Il n'a pas appris dans les bouquins « l'aventure épique de vivre ». Ce qu'il est le moins, à coup sûr, c'est un salonard, un snob, un phraseur. Il peut parler de la révolution, sachant ce que c'est. La grande tour-

mente a fait de lui un homme nouveau. Voici un petit trait, pour finir, que je trouve saisissant, qui montre à quel degré l'homme nouveau a maîtrisé sans y penser chez ces « gens de lettres », l'intellectuel. L'écrivain n'a, certes, rien de plus précieux que sa pensée, l'œuvre de son cerveau et de ses mains, longuement élaborée, choyée, rêvée, gardée... Eugène Loundberg, dans ses remarquables *Notes d'un Ecrivain* (1919-1921) raconte pourtant avec tant de simplicité, en quinze lignes, comment il perdit, en de banales et fortuites circonstances, les fruits de quatre années de labeurs, tous ses manuscrits de Sibérie, ses essais sur Rebelais, Montaigne, Pascal... André Biély, lui aussi, perdit tout un tome de ses œuvres, une année de labeur, et en parla avec la même simplicité. Dans le détachement de ces écrivains, envers ces précieuses « choses de ce monde », je vois un signe, un signe des temps...

Leur métier même ne peut pas ressembler à celui de Tchekhov. D'abord, ils sont beaucoup plus russes que les intellectuels raffinés, très européens, d'avant la révolution. Pour avoir été *peuple* pendant les années terribles et magnifiques — qui furent, ne l'oublions pas, celles où la Russie rouge se trouva rigoureusement isolée de tout contact intellectuel avec l'étranger — ils ont pénétré le vocabulaire paysan, découvert sa richesse, goûté sa forte saveur. — La littérature actuelle atteste une rénovation de la langue, enrichie par un retour à ses sources : au parler des masses, surtout rurales. — Ils emploient volontiers la forme dialoguée. Vsevolod Ivanov écrit tout un roman — mais est-ce bien un roman ? C'est une tranche de vie « de ses frères et compagnons kaimouks, baschkirs, yakoutes et grands-russiens, les franca-tireurs

rouges de Sibérie — en dialogues faits de petites phrases courtes, hachées, précipitées : on est laconique dans la taïga pendant qu'on se bat. On est aux antipodes des salons où dissertait M. Marcel Proust ! — Leur style est singulièrement direct, avare de mots, dédaigneux de rhétorique. Les frères de Sérapion ont ce grand mérite de soigner leur écriture. Ils arrivent à une belle concision réaliste. Si un Vsevolod Ivanov, un Pilniak, sont parfois diffus, c'est tout bonnement qu'ils se cherchent encore, et tâtonnent : dans ce qu'ils réussissent, il n'y a pas un mot de trop et toute chose est appelée par son nom. Visiblement, ils ont l'aversion des développements psychologiques. Leur littérature est d'action. La pensée s'y révèle surtout par des actes. Evidemment. — Dans les meilleures œuvres (*L'Année nue*, de B. Pilniak, par exemple) règne un dynamisme extraordinaire. L'ouragan est partout, les êtres, les choses, les événements se bousculent, se chevauchent, se dépassent, s'enchevêtrent dans un trépidant essor continu. Littérature d'action, réaliste, dynamique, d'un style direct, qui rejette au second plan les motifs de la vie subjective, ignore à peu près le « cas de conscience », thème habituel de l'ancien écrivain russe, et ne se soucie d'aucun moralisme. Littérature d'hommes nouveaux qui, au lieu de songer, se sont mis à vivre. Guéris, croirait-on, de l'intellectualisme.

Aussi bien le *pourquoi vivre* en est-il banni. Est-ce qu'on y songe, quand il faut durement peiner pour se faire un trou dans la neige où dormir ? Le mysticisme s'est très, très atténué. La vie est à saisir à pleines mains, dûment matérielle. Le lecteur de Tolstoï et de Korolenko est, au début, un peu choqué par l'amoralisme apparent de ces œuvres et de ces hommes. J'ai écrit apparent : parce que c'est celui de la nature qui est parfois impitoyable et piétine nos lois du bien et du mal les plus sacrées, mais ne perd jamais de vue son bien suprême : vivre. Ecoutez : des partisans — dans la brousse sibérienne — ont tué un couple de « blancs » et recueilli son enfant nouveau-né qui vagissait dans la traîneau. Cet enfant, ils le font nourrir par une Khirgize, arrachée pour cela à sa tribu. Et pour que la Khirgize n'ait pas à partager son lait — il n'y en aurait pas assez pour deux — ces hommes ont cousu dans un sac le petit Khirgize et l'ont perdu dans la steppe. Il n'y a de place ici : bas que pour un seul : que survive le nôtre ! — C'est cruel et vrai, ce mélange de charité et d'inexorabilité. (Vsevolod Ivanov, le *Nourisson*).

\*\*

Vladimir Lidine écrit : « Je suis né à Moscou, en 1918, comme tous ceux pour qui la Russie est songerie et foi... » — Yakovlev : « Maintenant, je vois renaître la Russie... » Ne confond-il pas NEP avec renaissance ? Ne voyait-il rien naître auparavant ? — Constantin Féline : « Il me semble que ma révolution est passée. J'ai des livres et j'écris... » Essénine plaisante : « Je ne suis pas communiste, je suis plus à gauche. »

Ces écrivains, que la révolution a fait, ne sont pas, en effet, des révolutionnaires ou ne le sont (Pilniak, Nikitine, Ivanov) que d'une façon instinctive et incomplète. On est déçu à les lire, de ne point trouver chez eux d'idées générales. La tourmente, ils l'ont subie sans tenter de se l'expliquer, sans y consentir de toute leur conscience. Ils en ont fort bien observé les petits aspects ; ils n'en ont pas pénétré la loi profonde. Se gardent-ils volontairement de toute idéologie ou en sont-ils dépourvus ? Aucune affirmation essentielle ne vivifie leurs œuvres, tellement vivantes dans leur texture même. Ou bien c'est une affirmation pure et simple de l'énergie

créatrice du bolchévisme, un cri d'admiration sans plus (*L'Année nue*, Pilniak). Ces grands talents sont politiquement bornés. Le révolutionnaire accoutumé aux vastes perspectives et à la ferme architecture de la pensée communiste souffre d'apercevoir leur insuffisance doctrinale.

Essayons de l'expliquer. D'abord, ces hommes ne sont pas des prolétaires, ni des intellectuels assimilés par le prolétariat : ces derniers n'ont pas le loisir d'écrire des contes. L'idée de classe leur est assez étrangère : comme les socialistes-révolutionnaires, ils parlent plus volontiers du « peuple », notion vague, propre à l'ancien libéralisme avancé. Ne s'étant pas assimilés à la classe révolutionnaire, n'ayant pas appris à penser avec elle, ils restent soumis à des influences contraires. Leur avenir en dépend. Leur littérature n'est pas celle d'une révolution prolétarienne victorieuse, ni celle d'une révolution vaincue. Elle correspond exactement à la période de transition. Elle deviendra ce que deviendra la Russie. Si celle-ci devait — comme plusieurs l'espèrent — évoluer vers la démocratie bourgeoise, ces écrivains se transformeraient sans peine en de bons membres d'une « Société de Gens de Lettres de Moscou », qui exploiteraient sagement les souvenirs d'une jeunesse accidentée. Si la dictature du prolétariat réussit à conduire la Russie rouge au communisme, de mieux en mieux adaptés au milieu, ils seront, dans dix ans, au diapason de l'époque et peut-être réellement révolutionnaires...

Cette fois encore, à la lumière de l'expérience russe, les intellectuels — écrivains et artistes — nous apparaissent non comme des créateurs de valeurs nouvelles, au sens profond du mot, mais comme chargés d'exprimer, passivement et fidèlement, les conséquences de la lutte des classes dans la vie intérieure des foules.

P.-S. — Les deux gravures qui illustrent cet article sont extraites de l'album de Mitrokhine : *L'Art graphique*. Ed. d'Etat, Moscou 1922.

## MEMENTO

Parmi les livres nouveaux : *Arslan*. La Turquie nouvelle. — *Yordanov*. Les Balkans après la guerre. *V. Kriopine*. Le Coq rouge (La Jacquerie). — *S. I. Wolfson*. Le Matérialisme historique. — *Almanach du Communisme-Sidorov*, Histoire du Logement. — *L. Kamenev*. Les Menchéviks dans la première Révolution russe. — *Commission d'Histoire du P.C.* En 5 ans. — *P. Kerjantsev*. Principes d'Organisation. — *A. Rykov*. La situation économique. Le Matérialisme historique (*Jaurès, Lafargue, Kautsky, Engels*). — *J. Jaurès*. La Convention. — *P. Rolland*. Les Amies. — *I. Walls*. Walt Whitman et la Crise mondiale. — *R. Hilferding*. Le Capital financier. — Nombreux albums graphiques de grand luxe. — *Ostrooumova-Lebedeva*. Pétrograd. — *Mitrokhine*. L'art graphique. — *Pavlov*. La Gravure. — *Konnenkov*. Œuvres. — *Pavlov*. Coins de Moscou, etc., etc.

Reuves. Dans le n° 1 des *Archives rouges*, N. Pokrovski publie tous les documents concernant les relations russo-allemandes de 1875 à 1914. Revues nouvelles : *L'Enseignement Pédagogique* (Pétr.), *La Science de la Nature à l'École*, *l'École des Instituteurs*, *Revue d'Etudes de la première enfance*, *L'Athée*, *Cahiers de la Société des marxistes scientifiques*. — *La Krasnaya Nov* publie des œuvres d'Alexis Tolstoï et d'I. Ehrenbourg.

Théâtre. Alexandrinsky, Pétrograd : on répète le *Journal de Satan* de Léonid Andréïev. — Dramatique, Moscou : *Le Père Serge*, de Tolstoï. — Première Studia du Théâtre d'art de Moscou : *Le roi Lear* (Shakespeare) et *L'Amour Livre d'Or* (Alexis Tolstoï). — 30 déc. : 150<sup>e</sup> de la *Salomé* d'Oscar Wilde, au théâtre Kamerny, de Moscou. V.-S.

# LA DRAMATURGIE DU SILENCE

Par Paul AMANN

Me voici pour la première fois au Burgtheater, depuis mon retour de Paris. Par leur fraîcheur les impressions que j'y éprouve après une longue absence valent bien les concepts blasés des habitués. Je peux donc voir dans la pièce de Fritz von Unruh, la destinée tragique du prince Louis-Ferdinand de Hohenzollern (mort en 1806, au combat de Saalfeld), un peu comme la verrait votre public parisien, puisque je suis encore tout plein des souvenirs de vingt-cinq représentations théâtrales françaises les plus diverses, depuis la Comédie Française, jusqu'au « Crime du Bouif » (ce qui, pour moi, barbare, n'était pas le spécimen le moins intéressant.)

Écrite avant la guerre, la pièce a été remaniée après la guerre — on devine un peu en quel sens.

Si je tenais tant à vous entretenir d'une demi-réussite, c'est que cette pièce d'un hobereau pénitent dans la mise en scène à la Reinhardt, jouée par les acteurs du Burgthéâtre, donne une bonne idée d'ensemble des forces et tendances du théâtre contemporain en Allemagne. Ce qui frappe d'abord dans le dialogue, c'est son extrême laconisme. Il est bien rare qu'un personnage dise deux phrases de suite. Ce parti pris, naturellement, est presque aussi loin de la réalité que la rhétorique et la grandiloquence classiques et romantiques. Seulement, dans le cas du laconisme, l'altération volontaire du réel est moins sensible, puisque, prise en soi, chaque répartition est dans sa brièveté, parfaitement possible. Remarquons en passant que chez Unruh ces mots brefs ne visent pas à la saillie, ne forment presque jamais un dialogue serré comme la « stichomythie » des Anciens. Voilà un dramaturge qui n'aime pas les jeux de la dialectique. Son dialogue procède par bégayements, par phrases interrompues, elliptiques, par commencements de développements, par cris du cœur.

Ce laconisme a les conséquences les plus curieuses pour la peinture des caractères. Dans cette pièce, il n'y a qu'un personnage à qui cette parcimonie de paroles puisse convenir : le roi. La parole d'un roi absolu et surtout dans une époque d'extrême tension politique a une signification de la plus grande portée : nous avons vu à l'œuvre un empereur trop éloquent et nous savons ce qu'il nous en coûte.

Les ministres du roi, à qui il n'est pas permis de dévoiler leurs pensées, sont peints sous les dehors de pantins ridicules absolument stupides.

Pour faire ressortir ce grotesque, l'auteur met en scène de jeunes pages ardents et folâtres qui singent l'air des excellences dès que celles-ci ont tourné le dos. Une des meilleures trouvailles scéniques me semble être l'épisode où ces gamins jouent, avec une verve endiablée, en farce caricaturale, un conseil de la couronne qui est censé se tenir en ce moment derrière la scène. Puisque l'auteur s'interdit chez ses personnages, ces grands épanchements, ces flots de paroles, qui, sur la scène comme dans la vie, expriment si souvent le fort d'une passion, le triomphe ou l'abattement, il a dû chercher et il a trouvé un autre moyen pour rendre sensibles, palpables, les points culminants de l'action. Ce moyen cadre bien avec l'extrême sobriété de son style : c'est le silence qui intervient entre les acteurs ; le geste, le regard, ou les yeux baissés aux cils battants, qui, muets, poursuivent le dialogue et en résument le sens intime.

Le moyen n'est pas neuf. Il y en a certainement des

exemples dans *Edipe-Roi* ; parmi vos classiques, citons le petit silence qui doit précéder le « soyons amis, Cinna ! » Mais nulle part avant ce Louis-Ferdinand, je n'ai vu une trame de dialogue tellement coupée de silences, éloquents jusqu'à l'emphase. Nulle part, sur la scène, on ne saurait mieux étudier le fait que chaque silence y prend un sens assez précis, quelquefois plus précis que la parole. (Malheureusement ce dernier cas est l'exception, de sorte que la clarté de la pièce souffre encore de l'abus de ce procédé, mais en soi, il est intéressant.)

Voici les silences du roi, silences de doute, d'hésitation, d'appréhension — qui, auprès du public, portent le mieux, puisqu'ils sont les plus clairs ; voici les silences troubles qui entrecourent la conversation de la reine et du prince. A la fin elle reçoit la nouvelle de la mort de Louis-Ferdinand avec un geste d'effondrement aussitôt maîtrisé et d'une beauté inoubliable. Il y a aussi, dans une scène de banquet, un long silence chargé de bien des nuances qui vont de l'hilarité truculente, en passant par une secrète appréhension de l'avenir, à la pire crainte : le vieux duc de Brunswick, commandant en chef, tient à faire montre de sa verdeur et il vide d'un seul trait l'énorme hanap d'or dont Frédéric II avait fait don à la ville d'Erfurt. Il boit, il boit, les jeunes officiers sourient, le roi le regarde en forçant son sourire, et d'autres prennent des mines lugubres pendant que le vieux sabreur boit toujours, interminablement...

Mais qu'on ne croie pas se garder du convenu et du factice, par l'emploi de ces silences ! Cette méthode exige, en effet, qu'on ait recours comme moyen d'expression, non seulement au silence invraisemblable, impossible, mais encore au silence qui équivaut au pire pathos.

\*\*

« Prends l'éloquence et tords-lui le cou ! » Notre Goethe l'a dit un peu avant votre Verlaine : « Artiste, sculpte, ne pérorer pas. Que ta poésie soit légère comme le souffle (Bilde Künstler, rede nicht, nur ein Hauch sei dein Gedicht) et nos poètes et les vôtres ont bien fait de travailler selon cette maxime. Mais elle vaut moins pour le Théâtre. On a beau expulser le développement oratoire ou pathétique de tous les discours, le pathétique se glissera insidieusement dans tous les interstices de la parole, dans tout le silence et le décor connaîtra, lui aussi, une espèce de développement oratoire. L'auteur dans cette hypothèse ne manquera pas également d'appeler à lui, à chaque tournant de l'action, ce grand élément de pathétique qu'est la musique. Je ne vois pas trop le progrès, en fait de vérité, lorsque le prince, sur un clavecin chevrotant, nous joue un adagio de sa façon au lieu de débiter un bon couplet de sensibilité. Ou quand, après lui, un musicien tchèque nous joue un morceau de Beethoven ou quand, durant deux actes, de douces musiques surannées dans la coulisse, vont nous chatouiller agréablement. Je trouve ces effets beaucoup plus empruntés qu'une Aria verbal de Cyrano ou de Chantecler. Rostand nous sert au moins un plat de sa façon au lieu d'aller piller dans la maison voisine.

Il est vrai que la mode intellectuelle n'est guère favorable au premier moyen d'expression, je veux dire

au langage, à la parole. Qui se méfie de l'intelligence, se méfiera des mots, aimera mieux se taire ou s'exprimer en musique. Pour peindre l'esprit guerrier, il fera retentir, dans la coulisse, des fanfares militaires au lieu de mettre un peu de fanfare à la Hugo (ou à la Déroulède) dans les propos de ses personnages. Cela se comprend et on ne saurait qu'encourager les découvertes qu'on peut faire en remontant le courant naturel. Mais ce courant naturel, pour le théâtre, tant que théâtre il y aura, sera toujours la parole.

Tant que Théâtre il y aura... Cette tendance à restreindre la part de la parole au Théâtre, ne vient pas seulement du Bergsonisme, mais d'un fait d'ordre matériel : l'influence du Cinéma. En dépit du cinéma on ne saurait toutefois trop affirmer que la vie, au théâtre dépendra toujours plus de l'alacrité et de l'intensité de l'action (je me rappelle encore cette amusante

bêtise du « Crime du Bouif ») que par le mutisme. Je ne prétends point nier pour cela le mimodrame où la parole n'intervient plus du tout. Ce silence est alors de convention et je n'attends pas plus la parole que je n'exige des couleurs vives d'un dessin au crayon. Ce silence, comme celui de l'écran, est aisé, fluide — tandis que celui de la scène qui se glisse au milieu du dialogue est un hâret, un arrêt ardu, chargé d'énormes énergies. L'auteur dramatique fait bien s'il peut, sans forcer les choses, amener ce silence éloquent (surtout en pays germanique où l'art de bien dire est moins cultivé que l'art de se bien taire). Mais gare à l'abus et au parti pris ! Un silence qui ne convainc pas, qui éveille le soupçon d'un expédient d'auteur (ou même d'une défaillance de mémoire chez un acteur), quelle catastrophe !

(Vienne, janv. 23).

## LA TRAITE DES MUSES

Un excellent Monsieur Courret qui, de la Côte-d'Azur, s'exerce à démêler les questions sociales de Russie, a récemment adressé à notre collaborateur Parijanine, une lettre dont Chil s'est emparé pour égayer un peu sa rubrique.

« Je lis dans votre article : *Historique*, paru dans le numéro de *Clarté* du 20 décembre 1922, la phrase suivante: « On a dit et répété que le pouvoir soviétique n'était qu'une tyrannie de juifs et d'agents allemands. Il a fallu renoncer à cette théorie absurde que tout démentait et qui ne produisait plus. » (p. 51.)

Vous faites erreur, monsieur. Par le même courrier, je vous en fais la preuve. Vous direz, avec la mauvaise foi habituelle aux gens de votre groupement (qui se refusent à discuter, mais qui emploient volontiers le browning), que les documents constituant ma brochure : *La Révolution juive de Russie*, ne sont que des mensonges.

Vous ne pourrez pas me démentir, si vous avez encore une conscience, et le public français, informé à d'autres sources qu'à l'ombreuse *Clarté*, sait très bien que judaïsme est synonyme de Bolchevisme.

Salutations distinguées.

Pour édifier davantage nos lecteurs sur l'excellent Monsieur Courret, nous avons pris la peine de lire son œuvre (une minuscule brochure de 32 tout petits feuillets) dans laquelle la part d'invention propre de l'auteur est singulièrement réduite. Il se borne à emprunter ses arguments à des hommes d'un parfait eclectisme tels que Urbain Gohier, Charles Maurras, Georges Valois, Maurice Pujo, etc., etc.

Quoi qu'il en soit, notre collaborateur Parijanine a cru devoir répondre à cet excellent Monsieur Courret, la lettre suivante :

« Votre intention n'était pas, je le sais, de m'adresser une lettre absolument courtoise; les bonnes manières ne sont plus de mode, même dans le monde de la Vieille France et du nationalisme intégral. J'approuve cependant votre brutale franchise dans la haine et je suis fort disposé à vous payer de retour.

Mais ne vous étonnez-vous pas vous-même d'avoir jugé utile et intéressant d'écrire à un homme dont vous connaissez la mauvaise foi comme celle de tout le groupement auquel il a l'honneur d'appartenir? Votre logique, Monsieur, est en défaut.

Je ne sais de quel browning vous me parlez, Monsieur. Nous ne sommes armés, pour le moment, que de « clarté ». Vous confondez peut-être ceci et cela. Il est vrai que l'usage des armes à feu s'est assez généralisé dans ces dernières années: l'assassinat de Jaurès, de Liebknecht, de Rosa Luxembourg, l'attentat contre Lénine, les exploits des généraux Koltchak, Dénikine, etc., le fascisme hongrois, bavarois et italien, — que vous approuvez, j'espère, — sont des leçons dont le prolétariat profitera quelque jour avec toute la mauvaise foi possible.

J'attends sans impatience vos brochures dont j'ignorais l'existence. Je me suis contenté, pour juger la révolution russe, de mon expérience personnelle qui doit à peu près valoir vos arguments. Je connais intimement les ouvriers et les paysans russes dont je parle et j'ai le plaisir de vous affirmer, Monsieur, que le peuple russe est bolchévik par nature et par vocation.

Votre antisémitisme retarde. Votre mauvaise foi, — retour d'aménité, — vous empêche de dire que le peuple juif partage les destinées des divers groupes sociaux parmi lesquels il se trouve disséminé. Il y avait des juifs patriotes et non bolchéviks sur tous les fronts de la guerre. Je me demande si vos convictions vous ont permis d'aller les y voir. La haute finance juive compte parmi nos pires ennemis. La tâche de la révolution sera d'abord d'abattre cette puissance souveraine sans laquelle vous ne seriez rien, vous autres antisémites. Fort heureusement pour la gloire d'Israël, nous avons des amis dévoués, des militants, des soldats rouges et des chefs d'origine juive. Il nous est agréable d'opposer le nom de Trotsky à celui de Rothschild votre maître, il nous est avantageux qu'un Gédéon moderne ait battu à plates coutures les vieilles badernes étoilées de la guerre patriotique et orthodoxe.

Le signataire de ces lignes est un Français qui aime beaucoup son peuple et son pays, et qui déplore naturellement l'occupation de la Ruhr dont nous souffrons déjà dans notre honneur et dans nos biens. Ce signataire est même de naissance et d'éducation très catholique. Vous comprenez qu'il n'en saurait être incommodé. L'enseignement des Oblats comporte d'excellentes leçons de dialectique.

Je vous dis ceci pour prévenir votre mauvaise foi: mon « sémitisme » est absolument désintéressé. Je voudrais que cela vous fâche.

Et, par un raffinement de politesse, je vous salue.

Et on dira encore que nous redoutons les débats au grand jour !

CHIL

## LE VIEUX ET LE NOUVEAU MONDE

Par Henriette ROLLAND-HOLST (Traduit du hollandais par Jacques Mesnil)

Ce poème est le second d'une série de poèmes écrits pour le cinquième anniversaire de la Révolution russe d'octobre-novembre 1917 par la camarade Henriette Roland Holst, qui est à la fois l'un des meilleurs représentants du communisme et l'un des premiers écrivains des Pays-Bas.

Lorsque nous étions jeunes, nous pensions  
Que le vieux et le nouveau monde étaient  
semblables à deux cercles, qui ne se touchent point  
et n'ont rien de commun, — pas plus  
que les ténèbres d'une nuit sans lune  
et la lumière de Midi dans son plein éclat.

Nous pensions qu'une fois  
que nous aurions laissé derrière nous  
cette société consumée intérieurement et devenue inhabitable,  
tous ces êtres horribles, qui souillent  
le jour et déshonorent la nuit,  
s'évanouiraient et cesseraient d'exister :  
La Pauvreté et la Faim, jumeaux  
aux yeux caves, dont les guenilles déchirées  
laissent percer la peau sèche des membres décharnés ;  
l'Abandon, aux regards désespérés,  
semblable à qui n'a même plus la force de se plaindre :  
le Vice, portant son masque au rire grossier,  
derrière lequel des yeux perçants épient sans trêve ;  
l'Orgueil, qui écrase un homme  
comme s'il n'était qu'un ver ; la Vénalité,  
qui souille tout ce que son souffle atteint ;  
— tous ces êtres difformes  
qui ternissent l'or du jour et maculent la splendeur des nuits :  
— et je n'ai point encore nommé les pires d'entre eux :  
la Haine qui remplit la bouche d'une cendre amère ;  
la Cruauté, qui se précipite, les yeux injectés de sang,  
pour assouvir sur un homme son désir bestial ;  
la Servilité, à l'air sournois,  
qui ne sait plus se tenir droit ;  
l'Avidité, qui veut manger, manger, manger,  
et qui ne se demande point si elle peut encore digérer,  
ni s'il reste encore quelque chose pour autrui :  
— je ne les avais pas encore nommés,  
pas plus que l'Esprit de domination qui veut  
transformer les hommes en marionnettes ou les briser comme verre,  
— je ne les avais point nommés toutes ces créatures difformes  
que le temps a créées et qu'il crée encore,  
autour de nous, en nous, et dont il couvre la terre. —  
Nous pensions les laisser loin derrière nous  
et ne plus voir leurs sales visages :  
telle l'épouvante des cauchemars nocturnes  
s'envole à la clarté du jour,  
chassée aussitôt par la volonté de l'homme qui s'éveille.

Nous pensions que le monde nouveau  
serait exempt de sombres désirs et de sombres actions  
et de tout ce qu'il est abaisant de concevoir  
et déshonorant de réaliser.

Lorsque nous étions jeunes, nous y pensions  
comme à un paradis plein de joies pures,  
comme les anciens païens pensaient au Walhalla  
et les anciens chrétiens à leur Paradis.  
C'était dans un éclat pareil que nous le voyions briller,  
dans un éclat aussi pur, aussi enivrant.  
Nous ne disions pas que nous pensions ainsi,  
mais dans le plus profond de nous-mêmes nous pensions ainsi.

quand nous étions jeunes ; — ou peut-être  
étions nous jeunes parce que nous pensions ainsi. —

Nous étions de pauvres petits fous,  
des fous possédés par leurs folles illusions, et rien d'autre.

La voie du salut n'est pas aussi aisée ;  
certes, il arrive des miracles sur terre,  
mais celui-là n'arrive pas, .. non, pas celui-là.

Le Vieux et le Nouveau monde  
ne sont pas des cercles qui ne se touchent en aucun point :  
ils sont étroitement entrelacés,  
ils se couvrent presque complètement,  
et beaucoup, beaucoup de choses leur sont communes.

\*\*

Le Monde Nouveau, .. il est né pourtant !  
Il est né dans le sang et dans les larmes ! —  
Mais il est tout autre que nous ne le rêvions  
et il n'a rien d'un Paradis.

En lui vit encore ce que nous haïssons tous :  
la saleté, l'ignominie, la corruption des siècles,  
— Nous-mêmes l'avons apportée avec nous, elle vivait en nous, —  
et elle étouffe de ses végétations monstrueuses  
les jeunes germes de camaraderie et de sincérité.

Et pourtant, pourtant, — vers lui va notre cœur !

Pourquoi t'aimons-nous tant ? Pourquoi  
les meilleurs d'entre nous, les plus forts  
et les plus sains t'aiment-ils le plus, ô Monde Nouveau,  
toi qui ressembles tant à l'ancien ?  
Pourquoi leur es-tu plus cher que leur propre sang  
et que la vie de ceux qu'ils aiment le plus ?  
— C'est parce qu'un petit segment de ton cercle  
ne coïncide plus avec le cercle ancien.

C'est parce qu'un petit segment de ton cercle  
se détache et bombe vers une autre sphère ; —  
c'est parce qu'il y a en toi une petite lumière ;  
une petite étincelle des flammes de demain ;  
parce qu'en toi le premier pâle crépuscule  
commence à dissiper les pesantes ténèbres.

Quelque chose est différent en toi, — tout est différent,  
parce qu'un rien n'est plus le même.  
Tu es noir de misère, rouge sanglant  
de haine, jaune sale d'égoïsme non purifié ;  
mais de-ci de-là, sous tout ce noir perce un peu d'or,  
de-ci de-là, sous toute cette haine, un peu d'amour ;  
de-ci de-là, à travers l'atmosphère fétide passe une vague de parfum,  
et jamais vague pareille n'a rafraîchi la terre : c'est la bonne odeur  
de la camaraderie entre des hommes égaux.  
De-ci de-là, au milieu des gémissements du labeur,  
montent d'étonnants cris de jubilation, jamais entendus.  
Le travail n'est pas encore fort et libre,  
il est encore loin d'être la société,  
il ne l'a pas encore absorbée en lui.  
Mais il n'est déjà plus le vieil esclave.  
Il a compris ce qu'il doit devenir,  
il s'est dressé et il a respiré profondément,  
il a accompli des choses, il a souffert des choses  
qui ont changé le rythme de son cœur  
et la nature de son sang.

Le Monde Nouveau est différent de l'ancien,  
parce qu'en lui le travail est différent.

## VII. — LA CRITIQUE

J'ai la conviction que la crise subie par le cinéma a une raison profonde dans l'absence de critique cinématographique. Car, si la presse française du cinéma existe, la critique reste à créer. On ne saurait, en effet, tenir pour efficaces les efforts de trois ou quatre écrivains indépendants.

Certains s'étonnent volontiers de l'importance qu'a prise en peu d'années la presse cinématographique. C'est qu'ils n'ont pas considéré la valeur du développement industriel et commercial du cinéma : celle-ci justifie pleinement, par comparaison avec les autres domaines où s'évertue le capitalisme, l'existence d'une presse spécialisée. Les américains ont donné l'exemple. Le développement artistique survenant ensuite devrait modifier la situation. Mais comme il y a encore peu d'art à l'écran, il y a peu de critiques qui se soient donné à tâche de rechercher soigneusement les lois d'une forme d'expression aussi nouvelle, surtout qu'il faut pour cela une admirable patience, voire une certaine résignation, en tout cas une application absolue, une étude précise.

Pourtant, à côté de cette presse corporative, où professionnels et commerçants, trouvent des renseignements précieux et des suggestions répondant à leurs besoins particuliers, — et aussi, parfois, une littérature qui nous éclaire singulièrement sur leur état d'esprit et leur « esprit » — ont surgi des feuilles nouvelles dont le but est d'assurer entre le cinéma et le public une liaison indispensable.

La distinction s'affirmera nette, de plus en plus, entre la presse essentiellement corporative et celle qui, s'adressant au public « fervent » de l'écran, satisfait un désir de connaître, quelquefois de comprendre, mais le plus souvent, une curiosité excessive.

Que devient, en une telle affaire, la critique vraie, sans quoi les progrès rapides du cinéma, en tant qu'art ne sont guère possibles ? Il ne s'agit pas de soulever de nouveau, la question de l'utilité de la critique en général. Je suis de ceux qui restent convaincus que, bien faite, la critique pourrait rendre de grands services, non seulement en aidant au développement artistique du cinéma, parallèlement à l'effort direct des cinégraphistes dignes de ce nom, mais encore à son développement commercial (dans l'état social actuel) en amenant à l'écran la foule considérable des indifférents et des dégoûtés. Mais devons-nous espérer quelque chose d'une organisation qui manifeste, plus que dans les autres domaines encore, son insuffisance et son incompréhension ? La critique pourrait aider à l'éducation visuelle indispensable — première étape — à l'initiation ensuite, enfin au développement de l'esthétique cinématographique.

Des noms, jusqu'à ce jour exclusivement artistiques ou littéraires, s'efforcent, il est vrai, de découvrir la beauté encore en puissance dans la plastique mouvante, mais elles n'atteignent qu'une minorité pas toujours active. Seule, la grande presse quotidienne, grâce à sa diffusion, pourrait pratiquement, efficacement, agir sur l'opinion et sur l'esprit, pour crever l'abcès et, dénonçant les origines du mal, amener le cinéma à une santé dont la force serait, nous le savons, formidable. Mais la presse ? Elle ne songe qu'à rançonner le cinéma tant qu'elle peut. Elle se moque bien de l'art et du reste. Elle a le souci de ses profits immédiats. La politique, les faits-divers, l'économie, le cinéma, tout cela paie ! Puisqu'il y a des critiques dramatiques classées « notoires » qui ont reçu l'ordre de leur direction (1) de passer sous silence les pièces jouées dans des théâtres qui n'ont pas de contrats de publicité avec le

journal, pourquoi les hommes d'affaires qui font, en général, la « critique » des films, ne seraient-ils pas les maîtres « du chef-d'œuvre », des « superproductions », etc ? Ce sont les mœurs du temps qui sont à refaire. La décomposition est telle qu'on ne voit point de remède. Il faut tout démolir pour tout reconstruire. Car il ne reste plus aucun espoir de sauver quoi que ce soit des merveilles qu'une classe, jeune, créa, et, sénile, laisse périr.

La rubrique « cinéma » est actuellement considérée comme un élément de publicité abondante, ni plus ni moins que les pilules X ou les parfums Z. On ne crée cette rubrique spéciale qu'autant que l'administration est assurée d'un revenu important. Tant que cette méthode subsistera, le cinéma continuera à errer à l'aventure parmi les seules suggestions mercantiles, tandis que quelques artistes égarés dans le tumulte de la foire, chercheront en vain cette voix libre et sûre qui les protégerait contre les autres et contre eux-mêmes.

## VIII. — FISC ET CENSURE

Le cinéma français n'a pas des ennemis qu'à l'intérieur, je veux dire qu'il n'a pas des ennemis seulement parmi ceux qui vivent de sa magie, il a aussi, à l'extérieur, deux ennemis redoutables : le fisc et la censure.

La loi du 25 juin 1920, portant création de nouvelles ressources fiscales, (l'Allemagne paiera) a accablé de taxes le cinéma comme les autres spectacles. La situation est devenue telle que les propriétaires menacent de fermer. Assommé sous des règlements de toutes sortes, les droits les plus particuliers, la « salle comble » arrive tout juste à laisser à l'exploitant quelque bénéfice. La boucherie, l'alimentation générale et la « Louange » rapportent mieux...

La censure sévit avec un arbitraire ridicule contre les scènes « audacieuses » des cinégraphistes ou les films à tendances « subversives ». Car le cinéma ayant été assimilé aux spectacles forains, conserve, seul, le privilège des faveurs d'Anastasie. Le décret du 25 juillet 1919 maintient, en effet, qu'« aucun film cinématographique, à l'exception des films reproduisant des faits ou des événements d'actualité, ne peut être représenté en public, si ce film et son titre n'ont obtenu le visa du ministre de l'Instruction Publique et des Beaux-Arts ». Aussi, la commission s'en donne-t-elle à plaisir contre les réalisations qui peuvent éveiller la polissonnerie de ses plus vieux membres et aussi contre celles qui trahiraient un esprit par trop en désaccord avec celui du Bloc National.

Il reste encore que « les prescriptions du décret ne font pas obstacle aux mesures de police locale qui peuvent être prises pour des motifs d'ordre public, en vertu des dispositions de la loi du 5 avril 1884 et à Paris de la loi des 16-24 août 1790. » Autrement dit, un film qui a reçu le visa de la commission spéciale, n'est pas garanti contre les décisions que les maires, ou, à Paris, le Préfet de police, peuvent prendre contre lui, s'ils jugent l'interdiction nécessaire pour des motifs « d'ordre public ». Nous sommes en plein arbitraire.

C'est pourquoi la censure a mutilé des films, tels que *L'Homme du Large* et *Don Juan*, de Marcel L'Herbier, *Fièvre*, de Louis Delluc, *Tempête*, et quelques autres encore, de même qu'elle a interdit, sur les ordres de Léon Daudet, un film allemand, d'ailleurs sans valeur artistique : *La Dubarry*.

(1) Et l'ont accepté !

Ainsi, le cinéma a bien pour lui ou contre lui toutes les forces coalisées de la bêtise, de la routine et de la vanité.

## IX. — AFFICHES

Parmi les raisons qu'on semble encore multiplier comme à plaisir pour éloigner du cinéma la plus grande partie de ce public qui, en fréquentant l'écran, lui fournirait des possibilités de développement, il en est une : contre laquelle on ne s'est pas encore assez élevé : les affiches.

Une affiche est, en quelque sorte, une invitation lancée au public. Or, dites-moi, quel public accepterait de se rendre à une invitation d'aussi mauvais goût ? Et combien l'affiche de cinéma a rebuté de bonnes volontés ! Car elle est non pas seulement médiocre, laide, mal composée, mais elle accuse encore un faux réalisme et une vulgarité qui soulèvent l'indignation. Comment pourrait-elle être retenue par des placards aux couleurs si mal assemblées où quelque héros grimaçant fait un geste ridicule, s'occupe à quelque tâche répugnante ? Le passant détourne les yeux et hâte le pas. L'affiche actuelle ne semble chercher qu'à flatter les plus bas instincts de la foule.

Que les mauvais films aient les mauvaises affiches qu'ils méritent, fort bien ; mais qu'un film à la perfection duquel un artiste aura employé toute sa science et tout son goût, soit présenté au public sous la forme avilissante de l'affiche actuelle, cela n'est pas tolérable.

J'ai déjà dit qu'en flattant la seule foule qui leur soit restée fidèle, les marchands font un mauvais calcul une étiquette vulgaire, ne saurait cacher qu'un produit vulgaire, sinon elle représente, commercialement, une lourde faute. A quoi correspondent, d'ailleurs, ces énormes frais de publicité, puisque cette publicité est mal faite et ne touche que très peu d'individus parmi ceux qu'elle vise ?

L'étonnement est d'autant plus grand que ceci se produit à une époque où l'affiche commerciale atteint, parfois, à une certaine perfection. Autour de Capiello — qui reste l'initiateur — beaucoup de talents se sont révélés originaux et ont forcé l'attention de la foule. Mais nos « marchands » ont-ils seulement regardé les murs et compris la valeur de l'expérience acquise. Nous savons assez qu'ils sont ignorants en toutes choses et tout d'abord qu'ils ignorent leur propre ignorance.

Pour guérir cette lèpre qu'ils ont inoculée aux murs de nos villes, il faudrait qu'ils consentissent une bonification à s'adresser à des artistes qui ont étudié l'affiche et connaissent ses possibilités particulières d'expression ; et surtout que, s'adressant à ces artistes, ils leur permettent de travailler librement, c'est-à-dire qu'ils leur fournissent les moyens d'exalter leur imagination au contact du « sujet » lui-même : le film. Car, actuellement, neuf fois sur dix, l'artiste (?) ignore tout du film pour lequel il travaille. Il doit obéir aux suggestions de l'éditeur commentant lui-même — et avec quel discernement ! — une photographie quelconque choisie, en général, parmi les scènes de violence, de meurtre particulièrement répugnantes.

L'esprit de l'œuvre, ainsi commentée et dont on accuse comme à plaisir, et presque exclusivement, le faux réalisme, ne saurait toucher la foule. L'affiche la plus anodine — et la plus médiocre — n'est donc qu'une photo de scène agrandie, déformée et colorisée.

Il y a eu quelques essais, des concours. La réforme large, est nécessaire. Que le cinéma invite à ses manifestations intéressantes d'une façon plus digne de celles-ci.

Il découvrira aussitôt de nouvelles sympathies. Mais peut-on espérer même cela ?

## MEMENTO

Si les écrans étaient accaparés par des films tels que *Le Courrier de Lyon*, nous trouverions sans doute que tout n'est pas si mal dans le monde de l'industrie cinématographique et que l'art est proche d'obtenir quelques droits dans cette affaire. Le film de Léon Poirier est nettement supérieur, dans sa réalisation générale, à *Jocelyn*, du même cinégraphiste. Pour le fond, je préfère d'ailleurs l'illustration du procès Lesurques à celle du poème de Lamartine. C'est qu'il y a, ici, plus de liberté et qu'on ne risque pas en recréant visuellement une situation, sinon de profaner, du moins de trahir une œuvre définitive, laquelle, littéraire, se suffit à elle-même. *Le Courrier de Lyon* obtiendra un vif succès, je le crois du moins. Et, pour une fois, je ne récriminerais pas. C'est que le drame est net, émouvant, qui retiendra la foule ; c'est aussi — et là est bien l'important — qu'on découvre dans sa réalisation plastique une « manière » assez personnelle, un mouvement suffisamment étudié qui concourt très souvent à l'émotion et que tout cela doit retenir la sympathie des initiés. Je déplore seulement des longueurs nuisibles à l'expression générale, car nous reconnaissons la valeur d'un rythme intérieur des images qui s'accuse, juste, un assez grand nombre de fois. Je signale les scènes où nous assistons à la préparation et à l'attaque de la malle-poste, le meurtre de l'amie de Lesurques et l'exécution de ce dernier. La fin, largement et sobrement traitée, conduit l'émotion à son paroxysme. L'interprétation, où se révèlent de bons éléments, s'affirme surtout par la force des beaux masques, et non moins par l'émotion nuancée de Mme Bianchetti et, la vérité de M. Mendaille. Léon Poirier, nous prouve, une fois de plus, sa science technique et son soin de composition. Il n'y a pas dans *Le Courrier de Lyon*, ce manque d'équilibre général dans les développements cinématographiques de l'action qui frappaient dans quelques-uns de ses précédents films. Avec quelques sacrifices de métrage, *Le Courrier de Lyon* nous fournirait une parfaite occasion de confirmer qu'on peut faire un bon film avec un fait-divers. Car nous ne prétendons pas qu'on doive nous fournir exclusivement des « chefs-d'œuvre » d'audace, d'originalité ou d'étrangeté. Il nous importe davantage que le cinéma soit, présentement, digne de lui-même.

*Vanina* est un film autrement puissant : des longueurs certes, mais une plastique animée, souvent stylisée et qui émeut ; un sentiment des valeurs, du blanc au noir, qui laisse loin les « virages sépia » et autres teintes où s'évertue « l'art » de nos éditeurs. Il y a de très belles scènes : l'angoisse des amoureux, la toilette de la jeune fille, le Gouverneur seul dans son bureau, le Gouverneur et *Vanina*. Il y a des scènes qui ont une grandeur certaine : la lutte du Gouverneur et de sa fille, l'instant où l'infirmier reprend ses béquilles, les dernières images du film. Les silhouettes sont composées avec étude et s'opposent, non seulement plastiquement, mais psychologiquement — tout en jouant sur des plans d'architectures simples et précis. Celles du Gouverneur et de *Vanina* sont remarquables. Je regrette seulement une certaine répétition « d'effets », d'ailleurs réussis, dans la réalisation de l'insurrection, ce qui rend celle-ci moins impressionnante et détruit un peu son jeu de « pédale ».

Allez voir : *Don Juan et Faust*, de Marcel L'Herbier ; *A travers l'orage*, de D.-W. Griffith ; *La femme de Nulle part*, de Louis Delluc ; *Les Trois Lumières*, de Fritz Lang ; *Robin des Bois*, d'Allan Dwan, avec Douglas Fairbanks ; *Nanouk, l'Esquimau* ; *L'Épreuve du Feu*, de Sjoström.

Demandez la reprise de : *Eldorado*, de Marcel L'Herbier ; *Fièvre*, de Louis Delluc ; *Le Trésor d'Ame*, de Mauritz Stiller ; *Pour sauver sa race et Civilisation*, de Thomas H. Luce ; *Le Lys*, de D.-W. Griffith ; *Une vie de Chien et Une Idylle aux Champs*, de Chaplin.



## La journée de huit heures et la production

Par Georges LÉVY

### LA REGLEMENTATION DE LA JOURNEE DE TRAVAIL ET LA PRODUCTION

Toutes les fois que furent projetées des diminutions d'heures de travail, les mêmes arguments furent invoqués par le patronat : liberté des contrats, ruine de l'industrie par diminution de la production, concurrence étrangère. En 1850, en Angleterre, contre la loi du 5 août qui réduisait à 10 heures et demie et 60 heures par semaine la durée du travail des femmes et des enfants et pour les hommes dans certaines industries du textile, les patrons anglais mirent en avant l'argument de la diminution de la production. Il en fut de même en Allemagne contre la loi du 1<sup>er</sup> juin 1891 limitant le travail des femmes à onze heures les jours ordinaires et à dix heures les veilles de dimanches et fêtes. La même tactique fut suivie en France quant fut discutée la loi du 30 mars 1900 : elle limitait dans son article 3 pour les jeunes ouvriers et ouvrières jusqu'à 18 ans et pour les femmes le travail effectif au maximum à onze heures, coupé d'un ou plusieurs repos non inférieurs au total à plus d'une heure ; au bout de deux ans, la journée devait être réduite à dix heures et demie et au bout de deux nouvelles années, à 10 heures ; dans les ateliers mixtes, la même durée s'appliquait aux ouvriers adultes. Les prévisions patronales ont été démenties par les faits. L'étude des exportations dans ces différents pays, avant et après le vote des lois, a montré leur progression :

Angleterre : chiffre des exportations :  
 1840 : 695 millions de livres sterlings ;  
 1850 : 1.068.900.000 livres sterlings ;  
 1855 : 1.557.900.000 livres sterlings ;  
 1860 : 2.777.100.000 livres sterlings.

Pour les cotonnades qui employaient une nombreuse main-d'œuvre féminine, l'exportation est passée de mille millions de yards (yard = 0 m. 91) en 1850 à deux mille millions en 1860.

Allemagne :  
 1891 : 3.175.000.000 de marks ;  
 1900 : 4.611.000.000 de marks.

France :  
 1900 : 4.109.000.000 de francs ;  
 1905 : 4.762.000.000 de francs.

Dans les textiles où la main-d'œuvre féminine est la plus nombreuse, l'exportation est passée de 396.000.000 en 1900, à 468.000.000 en 1904.

« Le développement continu de la législation protectrice des travailleurs dans tous les pays industriels suffit à faire la preuve que l'industrie considérée dans son ensemble n'a jamais, dans aucun pays, été d'une façon sérieuse et durable, compromise par la réglementation des conditions du travail ». (M. Raoul Jay : *Parlement et Opinion*, décembre 1916).

### LES EXPERIENCES DU PASSE PAR LA REDUCTION DE LA JOURNEE DE TRAVAIL

Les expériences de réduction de la journée de travail qui remontent à l'origine de l'industrie moderne se trouvent jusqu'en 1894 exposées par John Rae, dans son livre sur la *Journée de huit heures*.

Déjà, en 1816, Robert Owen, par l'exemple de sa propre filature, démontre que la réduction des heures de travail de 11 heures 3/4 à 10 heures 3/4 est compatible avec la prospérité de l'entreprise. En 1844, Robert Gardner, patron filateur-tisserand à Preston, réduisit de 12 à 11 heures la journée de travail de ses 668 ouvriers. Non seulement, il n'y eut pas de diminution de la production quotidienne, mais une légère augmentation. La même expérience fut faite par la firme Harrocks et Jackson avec le même résultat. En 1867, les Atlantiques Mills réduisent la journée de 10 heures 3/4 à 10 heures sans diminution des salaires, la production diminua de 4 à 5 0/0 ; 3 ans et demi après, sans changement dans l'outillage ou les procédés de travail, la production en 10 heures est égale à celle accomplie en 10 heures 3/4. Le personnel est plus régulier, plus assidu et le meilleur qu'il ait eu l'usine depuis 15 ans. M. Chamberlain a rappelé dans son remarquable discours qu'il fit à la Chambre des Communes, en 1892, l'expérience qu'il avait faite dans sa fabrique. C'était à l'occasion de la proposition de M. Leakes, concernant les huit heures dans les mines. « Lorsque j'étais dans les affaires, il y a 20 ans, dit-il, ma maison travaillait sous la pression de fortes commandes, 12 heures par jour ; peu de temps après, les lois sur les fabriques furent appliquées à Birmingham et nous réduisîmes la journée de travail à 10 heures. Quelque temps après, nous l'abaissâmes nous-

mêmes à 9 heures. Nous travaillions avec des machines pneumatiques. Les ouvriers n'avaient qu'à fournir aux machines et à surveiller les feux. C'est dans ce cas, s'il en est un, que la production devrait être directement proportionnelle aux heures de travail. Que s'est-il passé - Lorsque les heures ont été réduites de 12 à 10, soit de 17 0/0, la réduction de la production a été de 8 0/0 et quand la réduction des heures est passée de 10 à 9, soit une diminution de 10 0/0, la production a fléchi de 5 0/0. Il n'y a eu ni modification dans l'organisation du travail, ni accélération de la vitesse des machines. La différence est due à l'augmentation de la force de production des ouvriers par le fait des courtes journées. »

Toute cette histoire de la réduction graduelle de la journée de travail dans les principaux pays industriels du monde qui nous montre qu'à chaque réduction de 14 à 12, de 12 à 10, de 10 à 9, la production se maintient ou augmente, fait surgir cette question, la durée de la journée de travail la plus avantageuse n'est-elle pas au-dessous de 9 heures ? De nombreux essais de la journée de huit heures ont été faits auparavant. Dans les usines de Salford Iron Works, à Manchester, la réduction des heures de travail est passée de 54 à 53 heures de travail par semaine et, en 1893, à 48 heures. L'augmentation de la production en résultat et le temps perdu par les ouvriers tomba de 2,46 à 0,46 0/0. Onze ans plus tard, Mather et Platt, propriétaires, écrivaient : « ...la journée de huit heures est plus avantageuse que celle de 9 heures ; la production est plus économique quand l'homme est en bonne forme ; dès que ce stade est dépassé, la prolongation du travail n'est pas avantageuse ». Le gouvernement anglais réduisit le travail dans les arsenaux à huit heures, pendant les onze ans suivants, il n'y eut pas de diminution de la production. Dans la fabrique de produits chimiques Enges et Fromond, en 1892, la journée fut ramenée de 12 heures à 8 heures et la durée effective de travail de 10 heures à 7 heures 1/2. Le personnel payé aux pièces était opposé à la réforme. Six mois plus tard, le rendement et les salaires étaient augmentés. Les ouvriers avaient gagné en sobriété, en propreté et en décence. Les bénéfices de la société avaient augmenté. Onze ans après, ces résultats s'étaient maintenus.

Dans les mines anglaises, l'ancienne coutume des 8 heures a existé et plus d'un tiers des mines de houille est revenu à cette règle. Dans les mines du Sud du Yorkshire, la réduction de la journée de huit heures fut installée en 1858. Norman Sell, secrétaire de l'association des mineurs de cette région, a déclaré devant l'association des mines, en 1866, que la quantité de houille produite en 8 heures dépassait celle produite dans les autres districts en 12 et 14 heures. Sous le régime des longues journées, les contremaîtres et les ouvriers étaient négligents et indolents. D'après le président de la corporation des mineurs allemands, le maximum de la productivité est obtenu avec la journée de 8 heures effectives.

### LA SUPERIORITE ECONOMIQUE DE LA JOURNEE DE HUIT HEURES

De nombreuses expériences ont démontré la supériorité économique de la journée de huit heures d'une façon décisive pour les mécaniciens travaillant à la journée sans modification de l'outillage. Chez Johnson et Co, de Stradfort-Londres, la semaine fut réduite de 50 heures à 48, avec le maintien du même salaire, la production augmenta, il y eut une amélioration physique et morale du personnel, il montra plus d'exactitude et plus de constance dans le travail. Chez William et Co, de Sunder-

land, en 1892, les heures furent ramenées de 53 à 48 heures par semaine avec semaine anglaise. Le travail obtenu fut plus grand, le gaspillage de temps fut moindre, le travail fut accompli avec plus d'énergie, plus de régularité et la santé du personnel s'améliora.

Le gouvernement des Etats-Unis fit mettre sur le chantier, la même année, deux cuirassés, le *Louisiana* et le *Connecticut*. Le premier fut construit par l'industrie privée, à New-Port-News avec la journée de 10 heures. Le deuxième fut confié aux chantiers navals du gouvernement, à Brooklyn, avec la journée de huit heures. En comparant les équipes, utilisant les mêmes matériaux et les mêmes outils, faisant une besogne identique, la production par heure des ouvriers travaillant au *Connecticut* avec la journée de huit heures, dépassa de 24,8 0/0 celle du *Louisiana*, dont les ouvriers étaient assujettis à la journée de 10 heures. Le rendement quotidien était égal (Frédéric S. Lee *Science*, 24 novembre 1916).

L'adoption des huit heures, en 1900, dans les usines de Zeiss, à Iéna, augmente la production. Il en est de même en Angleterre, dans l'industrie de la salaison du poisson ; en 1913, dans l'industrie des feuilles d'acier et de l'étain, dans le Sud du Pays de Galles, etc. Il en est de même aux Etats-Unis, à la Carart Manufactory Co de Détroit, aux usines Ford, aux mines de charbon de l'Illinois, dans une grande papeterie de l'Etat de New-York.

La production est maintenue par l'adoption des huit heures dans les usines Freese, à Berlin, Grosfield, à Earlington (Lancashire), dans les aciéries de Sharon et Granite City, aux usines Solvay, à Syracuse, etc. Dans les industries de la taille du granit, on constata par des réductions successives que la journée de 7 heures donnait les résultats les plus favorables.

Nos premières impressions, dit John Rae, viennent tout simplement de ce qu'on n'a pas observé d'abord que les machines, même les plus automatiques, permettent toujours à l'habileté et à l'énergie de l'ouvrier d'exercer une influence décisive sur les résultats. L'ouvrier de la journée réduite est plus habile et plus énergique que celui de la journée longue. L'opposition des patrons à la journée de huit heures vient de ce qu'ils ne comprennent pas l'influence de l'amélioration de l'élément personnel. Impossible, disent-ils, de lutter avec la machine fonctionnant 9 heures contre une machine fonctionnant 10 ou 12 heures. La production, ajoutent-ils, dépend du temps de travail. Mais ils ne veulent pas voir que la perte de temps est plus grande avec la longue journée de travail : les ouvriers des fabriques alsaciennes perdent plus de temps que ceux des fabriques anglaises ; dans un cas, le 1/3 de la journée, dans l'autre, le 1/6 ; si un tiers est enlevé de onze heures, le travail effectif est de 7 heures 20 ; si un sixième est retranché de 9 heures, le travail effectif est de 7 heures 1/2, c'est-à-dire que la machine fonctionne plus longtemps avec la courte journée en Angleterre qu'avec la longue journée du continent. Si on fait entrer en compte la plus grande vitesse imprimée aux machines et le plus grand nombre de machines confié au même individu, il devient évident que la machine fonctionnant une heure de plus a bien peu d'importance pour la productivité en comparaison des différences de vigueur et d'efficacité personnelles.

En général, la production de la classe ouvrière est en raison directe de sa nourriture, c'est-à-dire de son salaire, les peuples les mieux nourris sont les plus productifs : exemple, les Anglais et les Américains. Les peuples où les journées de travail sont les plus courtes sont les meilleurs producteurs. A mesure que l'Angleterre

a diminué sa journée de travail, elle a amélioré son aptitude pour la concurrence internationale. Les expériences pratiques en faveur de la journée de huit heures sont plus nombreuses que toutes celles qui ont jamais précédé les réductions générales antérieurement adoptées et prouvent que les ouvriers, dans la journée ainsi raccourcie, fournissent une production égale ou même supérieure. En comparaison de ce que nous constatons sur l'expérience des huit heures, la loi de dix heures a été un saut dans l'inconnu. La longue étude de John Rae aboutit à cette affirmation que la production, en 8 heures, est la même qu'avec des journées plus longues. Cette conclusion s'appuie :

1° Sur le grand nombre d'expériences où le régime des huit heures a réussi, comparé au petit nombre d'expériences où il a mal tourné.

2° Sur la très grande variété d'occupations sur lesquelles il a été expérimenté avec succès.

3° Sur le nombre d'expériences faites.

Il y a des cas où la production a même augmenté. L'erreur courante est de croire que la productivité personnelle plus grande ne puisse réagir sur la production des machines auto-motrices et c'est sur cette erreur que repose une bonne part de l'opposition que font les patrons à la journée de huit heures.

Ces faits montrent que pour juger la journée de huit heures dans ses effets sur la production, il ne faut pas s'en tenir seulement aux expériences récentes qui sont faussées par une foule de facteurs, mais qu'il faut tenir compte des observations faites avant guerre, pendant des années normales. Comment juger, en effet, sainement les effets de la journée de huit heures, alors que les trois premières années de son application ont été des années de crises : crises des transports, des combustibles et des matières premières, en 1919, crise de spéculation, en 1920, crise des prix, en 1921. (Roger Picard, professeur à la Faculté de Droit de Paris).

L'un des membres d'une commission belge d'enquête a abordé cette question et a réuni une série de documents intéressants. (Dr René Sand, inspecteur principal du service médical du travail, dans son rapport édité sous le titre : *Organisation industrielle, médecine sociale et éducation civique en Angleterre, aux Etats-Unis (Bruxelles, 1920)*). Les documents que nous avons cités plus haut en ont été extraits.

#### LES EXPERIENCES RECENTES

Nous pouvons citer encore à nos lecteurs l'enquête du *National Industrial Conference Board*. C'est un bureau d'études patronal établi à frais communs par 17 associations groupant plus de 50.000 industriels américains. Le secrétaire général de cette organisation, Magnus Alexander, personnalité marquante, a fait une enquête par questionnaire sur les relations entre les heures de travail, le rendement et la santé des ouvriers. Dans une proportion appréciable de cas de réduction des heures de travail, il y a eu augmentation ou maintien du rendement. Quand la production a baissé, elle a pu être rapidement compensée par l'introduction de perfectionnements mécaniques. En général, la réduction de la journée de travail donne les meilleurs résultats dans les petites usines de moins de 100 ouvriers, à cause du contact intime entre patrons et personnels et dans les grandes usines, de 12.000 ouvriers, par exemple, à cause de leur direction plus habile et plus compétente. Un esprit de coopération sincère entre patrons et ouvriers, ajoute le rapporteur, permet souvent de rendre une journée de travail réduite plus productive qu'une journée plus longue.

Mais c'est dans les usines anglaises et françaises de munitions que la pratique a démontré de la façon la plus saisissante ce que le physiologiste italien Trèves appelait les profits illusoire des longues journées de travail. Au début de la guerre, la suppression du repos du samedi et du dimanche, les journées de 12, 13 et 15 heures ont amené au bout d'un an une baisse de la production au point (*Commission envoyée par l'American Manufacturers Expert Association, septembre 1916*) que dans les usines françaises de munitions, après 5 à 6 mois d'une journée de 12 heures, la production était tombée au-dessous de celle que donne la journée de 8 heures. Aussi, on dut, pour l'augmenter, rétablir les repos supprimés et réduire la journée de travail.

Depuis 1915, les connaissances, en ces matières, se sont enrichies et précisées. Quatre grandes enquêtes ont été conduites par des spécialistes éminents, à qui les ressources, les facilités matérielles et le temps n'ont pas été mesurées :

1° La première fut menée par le « *Comité d'étude de la fatigue de l'association britannique pour l'avancement des sciences* ». Ce comité, considérant la fatigue au point de vue économique, a constaté que la diminution de la production, l'augmentation du nombre des accidents et des malfaçons, l'accroissement de la proportion des absences rendent les longues journées de travail onéreuses pour les industriels. M. Philippe Sargant Florence a continué ses recherches en Amérique et les a résumées, en 1918, dans un ouvrage très précieux en la matière.

2° Le professeur Stanley Kent, de Bristol, travaillant pour le compte du Home Office, s'est servi à la fois des méthodes physiologiques et de l'étude du rendement (1915-1916). Il est arrivé aux conclusions suivantes : la fatigue diminue la production sans que les ouvriers s'en aperçoivent dans un grand nombre de cas, par le ralentissement de l'allure du travail ainsi que par l'allongement et la multiplication du temps perdu. On peut distinguer dans la journée de travail, sa durée réglementaire fixée par la direction de l'usine, sa durée réelle calculée d'après l'heure à laquelle l'ouvrier rentre à l'usine et l'heure de sortie, sa durée effective, c'est-à-dire le temps pendant lequel il fournit du travail, à l'exception des périodes de mise en train et des interruptions momentanées dans la besogne. Il a observé que la fatigue réduit la durée effective du travail par rapport à la durée nominale, abaissant ainsi le rendement par heure de travail. La prolongation de la journée, les heures supplémentaires, le travail de nuit, le travail de grand matin, la suppression des repos intercalaires et du repos hebdomadaire, une alimentation insuffisante sont particulièrement nuisibles à tous les points de vue. La diminution de la production est parfois telle dans ces conditions que le rendement de 12 heures, par exemple, est au-dessous de celui de 8 heures.

3° La commission anglaise nommée par le ministère des munitions, en vue d'étudier les questions relatives à la santé des ouvriers, a poursuivi ses recherches depuis 5 ans. Elle a réuni des données précises et nombreuses sur des points aujourd'hui contestés (1915-1918). Elle a pu, notamment, suivre pendant plus d'un an et sur des groupes d'ouvriers relativement constants, l'influence de la durée du travail. Les chiffres obtenus par quatre de ces groupes à la suite de la réduction du travail, prouvent que dans la plupart des cas, la réduction de la semaine de travail trop longue a donné un accroissement sensible du rendement et dans les autres cas, une diminution insignifiante (*Rapport du Dr Vernon*).

Tableau résumant les observations de Vernon :

Nature du travail	Catégorie du personnel	Allure du travail	Réduction des heures par semaine	Réduction des heures en pourcentage	Augmentation ou dissolution du rendement hebdomadaire
Fatigant	Hommes	Accélération à volonté	De 58 à 51	90 %	Hebdomadaire Plus 22 %
	Femmes	Relativement accéléré	De 66 à 45	20 %	Plus 9 %
Léger	Hommes	Accélération pendant 1/5 de temps	De 61 à 48	16 %	Mois 1 %
	Femmes	Non accélérable	De 71 à 55	18 %	Moins 5 %

Le dernier résultat, notamment, est remarquable.

L'allure de la besogne n'étant nullement influençable par l'ouvrier qui travaille à une machine automatique : une réduction de 18 0/0 dans la durée du travail n'entraîne qu'une décroissance de 3 0/0 dans la production ; l'augmentation du rendement par heure provient évidemment de la diminution du temps perdu par l'ouvrier.

4° Les conclusions anglaises ont été adoptées par la commission américaine du Conseil de Défense Nationale (1918). On peut les résumer ainsi : la fatigue diminue le rendement. Elle augmente les frais généraux de l'industriel par le ralentissement de l'allure du travail, l'augmentation des périodes de temps perdu, l'élévation du nombre des accidents, des malfaçons, l'accroissement des absences par maladies, enfin, le renouvellement supplémentaire de la main-d'œuvre que ces absences entraînent. On évite la fatigue en introduisant : 1° les repos intercalaires ; 2° en variant le travail quand il est monotone ; 3° en réglant la vitesse d'après le rythme habituel de l'ouvrier ; 4° en supprimant les mouvements inutiles ; 5° en donnant aux travailleurs des sièges adaptés à la taille ; 6° en éclairant et ventilant les ateliers de façon adéquate, en évacuant les fumées et les poussières ; 7° en réduisant la durée de la journée de travail ; 8° en instituant le repos du dimanche, etc. Ce sont exactement les prescriptions des ingénieurs qui n'envisagent que la question du rendement, M. Gilbreth, par exemple.

Le professeur Lee, secrétaire du comité, cite les constatations suivantes (1918) :

Dans le travail de nuit, comme dans les besognes nécessitant une attention soutenue et une attention neuromusculaire précise, l'allure du travail rapide au début augmente pendant la première ou les 2 premières heures, puis diminue progressivement ; les mêmes phénomènes se produisent au cours du travail qui suit le repos de l'après-midi. Dans les corporations nécessitant un effort musculaire considérable, la production diminue plus ou moins régulièrement du commencement à la fin de la période de travail, mais pendant la dernière heure et la dernière demie-heure, elle se relève, soit par le désir d'achever un plus grand nombre de pièces, soit par l'anticipation du repos qui amène l'ouvrier à moins se ménager. Des opérations à la fois monotones et légères ont une production uniforme. Une enquête française aboutit à une constatation de même ordre pour la semaine : la production maximum est atteinte le mercredi et le jeudi, il y a un peu diminution le vendredi et un peu plus le samedi. Enfin, quand la journée dépasse 11 heures, surtout si le personnel travaille le dimanche et la nuit, les courbes de

la production baissent régulièrement de semaine en semaine depuis la 6<sup>e</sup> heure (Frois et Caubet).

#### LES FACTEURS DE LA DIMINUTION DE LA PRODUCTION

La réduction de la journée de travail n'a jamais diminué la capacité de concurrence d'aucun pays sur les marchés du monde. Les Etats aujourd'hui (1902) dans lesquels la journée de travail est la plus courte, fabriquent actuellement leurs produits à meilleur marché que les autres. On objectera que depuis l'armistice et la généralisation de la journée de huit heures, la production a baissé, mais nous sommes placés actuellement dans des conditions tout à fait anormales. « En réalité, il y a bien d'autres facteurs que la diminution du temps de travail pour influer sur le rendement. Sans prétendre à une énumération complète, citons : prix des matières premières, facilité plus ou moins grande de se les procurer, contraction des marchés obligeant les producteurs à diminuer la production ; déséquilibre des changes arrêtant les exportations ; difficultés des transports engorgeant les stocks, non réfection de l'outillage dont la vétusté entrave l'activité de l'ouvrier, mauvaise organisation technique du travail, défaut de taylorisation de l'effort, manque de capitaux disponibles, par suite des emprunts d'Etat ou des impôts trop lourds coupant l'essor de l'industrie, la diminution du nombre des ouvriers à la suite de la guerre, etc. Nous serions assez curieux qu'on nous dise dans cet ensemble multiple de causes étrangères à la réduction du temps de travail, quelle est exactement la responsabilité de la loi de huit heures. » (Georges Scelle, professeur à la Faculté de Dijon).

L'ensemble des faits dûment observés et par des observateurs impartiaux et dans des conditions de production normale se trouvent en contradiction avec des faits apportés aujourd'hui. Mais ces derniers, dans quelles conditions ont-ils été observés ? Comment ont été faites les enquêtes patronales ? Quand on songe que des circulaires de grandes associations patronales ont enjoint à leurs membres de ne pas répondre à titre individuel, de comparer la production avant et après la loi sans tenir compte de l'amélioration de l'outillage. Les recherches ont été dirigées avec l'esprit préconçu de démontrer la diminution de la production par l'application de la loi. L'outillage a-t-il été amélioré consécutivement à la loi ? Une série d'enquêtes semblent démontrer que non ? L'organisation du travail a-t-elle été perfectionnée ? Les meilleures solutions ont-elles été envisagées ? : situation des usines, circulation des matières premières, spécialisation, normalisation des produits et de l'outillage, organisation commune d'études techniques et économiques, instruction technique du personnel. Le maintien de la production avec la diminution à 8 heures de la journée de travail était lié à une organisation nouvelle du travail et une modernisation de l'outillage.

D'après le rapport écrit d'un grand industriel de France, partout la manutention est portée au-delà de toutes les limites raisonnables : tout se fait à force de bras. Les brouettes et la pelle sont restées immuablement les outils nationaux. Dans nos gares, nos ports, nos usines, nos mines, partout, nous n'avons que des moyens mécaniques de manutentions rudimentaires. Les éleveurs, les grues, les transbordeurs font défaut ou sont insuffisants. Il n'existe pas de quais rationnellement compris. Les voies et les quais étant de niveau, les wagons sont mal compris. Ici encore apparaît la nécessité de pousser l'industrie à employer ses capitaux et ses bénéfices au renouvellement et au développement de son matériel productif. (A suivre.)

# L'inflation fiduciaire ruine les classes moyennes

par Lucien PAUL

Dans un récent article (Clarté n° 29) notre collaborateur étudiait, à propos de la semaine de la monnaie, la dépréciation, en France, par suite de la guerre, de la valeur or en tant que monnaie. La première conséquence de cette dévalorisation du billet de banque qui, depuis 1914, a cours forcé illimité, est l'inflation fiduciaire dont cet article nous expose les conséquences économiques.

Sans nous appesantir sur les multiples effets de l'inflation, nous dirons d'elle qu'elle marque l'avilissement de l'étalon monétaire d'un pays (le franc en France) par rapport à la valeur des marchandises.

Quelles sont les conséquences, pour la classe capitaliste, de l'avilissement du franc.

Rappelons quelques faits.

La richesse d'un pays est composée de biens immobiliers (terres, immeubles, etc...) et de biens mobiliers (monnaie, obligations, actions, rentes diverses). Les uns et les autres s'achètent et se vendent ; les uns et les autres sont la propriété d'individus, de familles, de groupes d'individus, formant la classe possédante, la classe capitaliste. Il y en a de plus ou moins riches, et selon les degrés de leur fortune, ces individus, ces familles, ces groupes, forment la petite, moyenne et grande bourgeoisie.

Ces biens mobiliers et immobiliers sont l'occasion d'échanges nationaux et internationaux.

En 1910, le commerce international représentait dans la somme des prix des marchandises échangées le chiffre formidable de 130 à 140 milliards.

Dans la même année, la somme des valeurs mobilières négociables (titres, rentes, monnaie) s'élevait au chiffre plus formidable encore de 815 milliards environ. Sur 815 milliards, 570 à 600 milliards appartenaient en propre aux capitalistes des différents pays : petite, moyenne et grande bourgeoisie.

Ces 570 à 600 milliards franc-or de valeurs mobilières rapportaient de 4 à 5 0/0 par an, soit 25 milliards en chiffres ronds.

Le portefeuille du capitalisme français comprenait des valeurs françaises et des valeurs étrangères.

Le portefeuille français, composé de rentes françaises sur l'Etat et valeurs françaises, actions et obligations, s'élevait à 70 milliards et rapportait de 2 milliards et demi à 3 milliards.

Sur cette somme, 54 milliards représentaient des fonds d'Etat, de chemins de fer, d'obligations de ville et du Crédit Foncier, des emprunts coloniaux.

Que représentent, pour leurs propriétaires, ces rentes, ces actions, ces obligations ? De l'argent. De l'argent, mesure universelle des marchandises, équivalent de toutes choses, immédiatement réalisable en l'objet de chaque besoin.

Que représentaient ces valeurs ? De l'argent monnayé, une certaine quantité de francs.

La plupart du temps constitués par des fonds d'Etat, de chemins de fer, d'entreprises en lesquelles on pouvait avoir confiance, ces titres étaient aux yeux des possesseurs un placement sûr, d'un revenu fixe, entrant dans les calculs du budget familial.

Cinquante-quatre milliards, 78.30 0/0 de titres français, pouvaient être considérés comme rapportant chaque année, à la petite, moyenne et grande bourgeoisie, une quantité fixe d'intérêts, de revenus, immédiatement

convertibles en marchandises qui font l'aisance et le plaisir.

Ces revenus faisaient les vices et les vertus de la bourgeoisie française. Ils créaient cette classe sociale : « le petit bourgeois », parcimonieux et sans audace, mais sociable.

Que deviennent ces « revenus » dans la guerre ? Ils subsistent, le plus souvent. Le taux d'intérêt des obligations, des rentes ne varie point. Le rentier reçoit bien toujours 3 francs pour cent francs. Mais le « franc », dans son échange avec les autres marchandises, ne représente plus que la moitié, le tiers, le quart de sa valeur d'avant-guerre.

Donnons quelques chiffres. Ceux qui les liront comprendront toute la signification de ce tableau.

	Franc-or 1913	Franc-papier 1922
Rente 3 0/0 perpétuelle.....	90 80	59 45
Rente 3 0/0 amortissable.....	94 »	71 85

Ces rentes représentaient 25 milliards environ en 1910.

Actions, Obligations de chemins de fer		
	1913	1922
Est, actions de capital.....	944	800
Est, actions de jouissance.....	425	387
Obligations 1852-56.....	650	513
— 3 0/0 anciennes.....	423	336
— 3 0/0 nouvelles.....	420	313
— 2 1/2 0/0.....	386	306
— Ardennes.....	419	325
Midi, actions de capital.....	1.149	807
— jouissance.....	589	389

Cette baisse des valeurs porte sur une somme de 12½ milliards.

Mais nous emprunterons au Bulletin de la Statistique Générale en France les recherches faites par M. Marcel Lenoir sur les cours des valeurs mobilières avant et après la guerre.

Nous supposons avec lui le nombre 100 indice du cours des valeurs mobilières françaises en 1910. Et nous verrons quel est le cours actuel des valeurs françaises par rapport à ce nombre 100.

Rappelons une fois de plus que le cours des valeurs représentait en 1910 des francs-or et qu'en 1921 il représente des francs-papier.

Ce tableau est suggestif.

I) Valeurs à revenu fixe :

	1913	1921
Rente 3 0/0.....	89	58
Chemin de fer 3 0/0.....	91	65
Foncière 1883 3 0/0.....	90	62
Industrielles 3 0/0.....	92	71
Industrielles 4 0/0.....	94	74

II) Valeurs à revenu variable :

	1913	1921
Houillères du Centre.....	116	160
Houillères du Nord.....	148	159
Forges et Aciéries.....	145	157
Mines métalliques.....	150	139

Que représentent les valeurs à revenu fixe : des placements de père de famille, des placements faits par la petite et moyenne bourgeoisie. Environ 54 milliards de francs, possédés par cette catégorie de capitalistes ne valent plus aujourd'hui, sur le marché des valeurs négociables que la moitié ou les deux tiers de leur capital, en

numéraire, en francs-papier, et deux fois, trois fois, quatre fois moins de marchandises dans les échanges.

Les valeurs à revenu variable constituent la richesse du grand capitalisme, des capitaines d'industrie. Parmi ces valeurs, il en est qui ont gagné des points, d'autres qui en ont perdu. Nous reviendrons sur cette question tout à l'heure.

\*\*

2° Le capitalisme français avait dans son portefeuille 40 milliards de rentes sur les Etats étrangers, d'actions et d'obligations d'entreprises étrangères.

Ces quarante milliards étaient composés pour la plus grande partie de fonds d'Etat (82 0/0).

Sans nous étendre sur les causes différentes de la baisse de ces valeurs étrangères, nous constatons le même phénomène et souvent plus aggravé qu'en France. Quelques exemples :

	1913	1922
Russie 4 0/0 1880.....	93 75	13
Serbie 4 0/0 1895.....	85 50	42
Chine 5 0/0 1902.....	520	435
Hellénique 4 0/0 1910.....	85 75	63
Japon 4 0/0 1908.....	540	192 50
Portugal 3 0/0 1 <sup>re</sup> série.....	65 80	63 75
Dette ottomane unifiée 4 0/0.....	90 35	78
Dette ottomane consol. 4 0/0 1890.....	470	290
Bulgarie 5 0/0 1896.....	515	279
Italie : Victor-Emmanuel 1863.....	366	191 50
Autriche unifiée 4 0/0.....	94 90	11 50
Roumanie 4 0/0 1890.....	98 50	79
Roumanie 4 0/0 1905.....	92 50	51

Ces valeurs étaient pour la plupart entre les mains de l'épargne française. Et là encore il y a effondrement. Là encore la classe capitaliste est atteinte dans des individus, des familles, qui appartiennent surtout à la petite et moyenne bourgeoisie.

\*\*

Une troisième conséquence de l'avilissement du franc fut de bouleverser la situation des propriétaires d'immeubles. Nous n'avons pas à considérer, dans cette étude, la propriété immobilière en soi.

Nous constatons simplement qu'en 1913-14 le propriétaire recevait en francs-or le montant de ses loyers.

Pendant la guerre, autant par la contrainte des baux en cours que par la législation spéciale, ils continuèrent à recevoir le même montant de francs, mais de francs-papier, pour prix des loyers.

Le revenu de leurs immeubles leur rapportait bien toujours la même somme de monnaie, mais une monnaie n'ayant sur le marché des échanges que le 1/3, le 1/4 de sa puissance d'achat passée.

Ces propriétaires étaient souvent les mêmes que les possesseurs des valeurs en dégringolade.

Et nous en arrivons à une première conclusion.

Un des effets de la guerre, c'est de ruiner la petite bourgeoisie, qui est la partie usuraire du capitalisme.

Dans la restriction totale des revenus, les fortunes les plus faibles croulent d'abord. Le capitalisme souffre dans ses parties les plus faibles pour commencer. Peu à peu s'étirole, s'éteint, se « décline » une catégorie sociale, « le petit bourgeois », d'une importance historique essentielle, épine dorsale du régime ; la plus conservatrice et la plus réactionnaire dans les faits, quelle que soit l'étiquette idéologique dont elle se couvre : social-patriote ou monarchisme.

Malgré cet appauvrissement, la classe petite-bourgeoise n'est pas encore arrivée au point qui consacrera sa dis-

parition. Toute la morale, toute l'idéologie, tout le droit contemporains prolongent la vie du « petit bourgeois ».

Appauvrie, la classe moyenne ne s'est pas prolétariée. Beaucoup d'entre ses éléments se sont « déclassés », mais dans sa masse cette catégorie sociale ne s'est pas fondue dans la classe ouvrière. Entre le capitalisme industriel et financier et le prolétariat, le « petit bourgeois » forme un groupe de mécontents, appuyé sur la gauche ou sur la droite, selon ses espérances. Il reste un élément redoutable pour la clarté de la lutte des classes. De la « petite bourgeoisie », subsistent les idées et les individus ; elle conserve nécessairement ses titres de rentes avilis, qui ne rapportent plus grand-chose aujourd'hui, mais qui peuvent revivre demain et faire renaitre socialisme et politiquement ceux qui les possèdent.

Nous verrons dans la suite de cette étude l'importance de cette remarque.

\*\*

Cependant que la guerre ruine en partie la petite bourgeoisie, elle facilite l'avènement et le renforcement d'autres éléments du capitalisme.

Revoyez le tableau du cours des valeurs mobilières. Vous remarquerez que les valeurs des mines, des métaux, des constructions mécaniques, de matériel et d'outillage, de matériaux de construction, d'électricité, de grands magasins, d'alimentation se sont maintenus ou ont gagné des points.

Ces valeurs sont la propriété du grand capitalisme.

Leurs cours indiquent la fortune de quelques groupes capitalistes. Des noms ? En voici pour nous faire comprendre.

Constructions mécaniques : n'est-ce point le cas des métallurgistes, Schneider, etc...

Toute l'industrie automobile n'a-t-elle pas pris un grand essor à la faveur de la guerre. Un type : C'est l'usine Renault. En 1913, les usines occupaient 4.500 ouvriers. En 1920, vingt mille travaillaient à Billancourt. Des constructions sont en cours à Clichy, à Saint-Michel de Maurienne, à Grand-Couronné, auprès de Rouen, au Mans. Quand les projets seront réalisés, on comptera, tant à Paris qu'en province, un personnel de 60.000 ouvriers au moins et cela fera bien 150.000 hommes, femmes, enfants, groupés autour des usines Louis Renault.

Dans l'alimentation, n'y a-t-il pas les Potin, Damoy, etc... ?

Dans les grands magasins, les Galeries Lafayette, le Louvre, les Bons Samaritains, etc...

Et Loucheur n'est-il pas l'homme des constructions et de l'électricité ?

A côté de la vieille bourgeoisie qui meurt, toute une catégorie de parvenus, de nouveaux riches monte, grandit, et dans ses mains concentre la richesse.

Qui d'entre vous ne pourrait pas citer dans sa ville un boutiquier, un minotier, enrichi par la guerre, à la barbe de l'ancienne bourgeoisie rentée.

Ceux qui travaillent avec l'argent des autres sont les aristocrates du jour. Loucheur s'est payé Louveciennes, le château où vivait la maîtresse de Louis XV, la belle Dubarry.

C'est l'histoire de toutes les crises. Les grands voleurs vivent dans les ruines.

Cet avènement de nouveaux riches masque l'écroulement de la vieille bourgeoisie. La guerre a créé des fortunes. Mais la guerre en a détruit d'autres.

Nous allons voir que ces nouvelles fortunes sont à leur tour en danger.

# LA CHIMÈRE DE L'OR

Par un Homme d'Affaires

On a beaucoup parlé dans les milieux financiers d'un emprunt international pour reconstruire l'Europe.

Il nous a paru intéressant de faire connaître à nos lecteurs l'opinion d'un homme d'affaires anglais sur ce projet. Les lignes qui suivent sont empruntées au supplément économique de Manchester Guardian, le grand organe des libéraux anglais. L'auteur, qui a simplement signé : Un homme d'affaires, expose sous ce titre significatif, « la chimère de l'or », l'angoisse de capitalistes intelligents en face du détraquement économique du monde causé par la guerre de 1914.

« Ce qui caractérise le plus toutes les négociations des banquiers et des financiers, qu'il s'agisse d'un emprunt privé de 50 livres sterling ou d'un emprunt public de 1.000.000 — c'est le fait qu'ils ne possèdent jamais, à la vérité, leur propre argent. En examinant le bilan d'une grande banque et en comparant ses transactions avec ses fonds, on trouvera que ce que nous venons de dire est juste. Un banquier est un homme qui fait le commerce de l'argent. Il dispose d'un certain fonds social qui lui sert de base dans ses affaires. Mais les millions disponibles n'appartiennent ni à lui ni à sa société. Ce sont les fonds de la communauté qu'il vend — et son succès dépend de l'habileté avec laquelle il emprunte au taux de 3 0/0 et prête à celui de 5 0/0 tout en remboursant, sans interruption, l'argent à celui qui l'a donné... »

« Vu la situation actuelle de la vie des affaires dans le monde entier, il est fort peu probable que les banquiers, seuls ou en groupe, prêtent leurs fonds courants pour faciliter un emprunt à longue échéance.

\*\*\*

« Or, cet emprunt international dont on parle tant, se base, au fond, sur la même méthode que d'autres emprunts : les citoyens d'une nation, — ou de plusieurs, — achètent de grandes quantités de titres. Mais il faut, naturellement, que ce soient les citoyens d'un pays étranger. Car si ces bons étaient achetés par le peuple débiteur lui-même, ils n'intéresseraient plus le banquier international. Si, par exemple, le premier grand créancier européen, la France, achetait ces bons elle resterait exactement là où elle en est aujourd'hui, elle serait toujours le grand créancier d'une Allemagne incapable de payer. Les seules nations où l'emprunt puisse être placé sont donc l'Amérique et la Grande-Bretagne. Mais qui est-ce qui s'imagine les citoyens de ces deux pays achetant encore de grandes quantités d'obligations de peuples étrangers ? »

« Les banquiers ont l'habitude de dire que la meilleure garantie pour un emprunt est offerte par le caractère du prêteur : c'est-à-dire par la perspective du remboursement. Un bâtiment solide, loué pour de longues années à des propriétaires responsables et gouverné par des administrateurs consciencieux, constitue une propriété facile à mettre en gage. Il en est de même d'une fabrique appartenant à une société honnête, dirigée par des gens énergiques et habiles, et travaillant avec des bénéficiaires sûrs. Pour des bâtiments vides ou des sociétés spéculatives, les banquiers ne donnent de l'argent qu'à des conditions très sûres. Des biens-fonds sans maître n'ont pas la moindre valeur dans ces temps-ci. Les expériences que l'Amérique a faites avec ses emprunts européens, l'empêcheront de prêter encore — pour des buts publics — de l'argent à un Etat continental. Il est possible que le citoyen américain — sur l'invitation habile de quelque banquier, se laisse engager à donner des fonds pour telle ou telle transaction, — mais le citoyen obstiné de l'Europe occidentale ou de la nouvelle Angleterre ne fera guère suivre de nouveaux dollars les autres qui, au lieu d'intérêts, ne lui ont valu que des « demandes d'annulation ».

« Depuis des générations, l'Angleterre avait souscrit à des emprunts étrangers. Des pays nouveaux et peu développés, pays qu'elle « protège », qu'elle taxe d'impôts très bas, pays aux habitants dociles et aux grandes richesses naturelles : voici bien sa spécialité. Mais même quand elle n'a pas à sa disposition de tels pays nouveaux, ses ingénieurs ont, dans

leurs tiroirs, assez de plans élaborés pour être à même d'absorber toute richesse future, dès qu'elle se fait deviner. Car un emprunt n'est que la possibilité d'envoyer un excédent de marchandises d'un pays dans un autre qui offre de bonnes chances d'échange.

« Les perspectives de ce grand emprunt international paraissent aussi mythiques que l'afflux de l'or allemand en 1918. Les banquiers qui en parlent ne sont ni plus ni moins honnêtes que les agents qui sont prêts à faire telle ou telle transaction contre une rétribution payable seulement au cas où l'affaire réussira.

\*\*\*

« Les perspectives de la France sont fort tristes. La situation de l'Allemagne est peut-être moins mauvaise, car ce pays a vu en 1918, de fort près toute la cruelle vérité, tandis que la France, après avoir gagné la guerre, n'en sait rien : si ce n'est les cendres de sa victoire et les tombes de ses fils morts sur les champs de bataille. Elle a perdu pour la première fois les chances d'une indemnité en 1918, lorsque ses armées, au lieu de traverser l'Allemagne jusqu'à la frontière russe et de retourner, à la manière des Romains, — avec du bétail et d'autres biens enlevés à l'ennemi — s'arrêtèrent aux bords du Rhin.

« Elle l'a perdue pour la deuxième fois, quand la convoitise de petits commerçants et d'hommes d'affaires de troisième ordre, a empêché les Allemands de réparer les dommages en livrant eux-mêmes et la main-d'œuvre et le matériel nécessaires. Et aujourd'hui, elle vit dans un paradis de fous.

« Un principe de notre meilleure discipline militaire, principe qui a uni, pendant la guerre, nos meilleures forces, établit qu'il est impossible de forcer à n'importe quel travail productif n'importe quel être humain. On ne peut l'engager à désirer certaines choses. Une fois que ce désir sera très vif en lui, il fera tout pour le réaliser. Ce principe est applicable, dans une mesure encore beaucoup plus large, au tissu compliqué des bons et des mauvais côtés dont se compose le caractère des Allemands comme du reste, celui de tous les autres peuples. Les paiements allemands — si considérables fussent-ils — seront faits volontairement et en proportion directe de la bonne volonté du peuple allemand.

« La responsabilité des chefs français est énorme. Mais elle est moins grande que le crime de voiler au peuple français la situation économique, telle qu'elle est en réalité, moins grande aussi que l'ignorance avec laquelle ils jugent les dépenses intérieures (malsaines et exagérées) de l'Allemagne pour prouver que ce pays est capable de rétablir, par des paiements forcés, la prospérité de la France.

« J'eus, il y a peu de temps, l'honneur de causer avec le chef d'une grande banque transatlantique qui avait traversé l'Océan pour étudier la situation sociale et économique de l'Europe. Comme beaucoup de ses concitoyens, il était venu apporter volontairement son concours. Après avoir voyagé partout en Europe, sa consternation était navrante. Elle en était même touchante. Il avait écouté chacun, examiné toutes les idées, — il avait demandé qu'on lui fasse des propositions positives productives. — Il désirait voir encore de son vivant, la France reconstruite. Il voulait que fussent relevées les ruines, que la folie de nos politiciens et de nos peuples, leur bêtise avant tout, ont laissés à la génération d'aujourd'hui. Et malgré toute sa bonne volonté, il ne put trouver à la situation présente aucune solution, si ce n'est celle que les peuples blessés de l'Europe trouveront d'eux-mêmes quand ils ne croiront plus à la chimère des emprunts et des crédits : Bonne volonté, échange libre entre les peuples ; respect de la vérité chez les hommes d'Etat ; travail intense et simplicité de la vie. La guerre mondiale a détruit des marchandises, des maisons, des systèmes de transport. En une seule année, les fabriques du monde auraient pu réparer tout cela. MAIS CETTE GUERRE A AUSSI DETRUIT L'AME DE NOTRE CIVILISATION qui était bonne, bien qu'elle ne fût pas parfaite. Elle a tué nos idéals dont la reconstruction a plus besoin que de la magie des banquiers et du don organisateur de nos industriels. »

# Les Intérêts



# et la Sottise

L'OPÉRATION de la Ruhr commence à porter ses fruits : 30.000 tonnes de charbon, en trois semaines ont été expédiées sur la France, au lieu des 800.000 prévues. Le gouvernement a demandé un crédit de 45 millions pour financer l'expédition durant un mois et demi. M. Poincaré, qui avait dit nous enverrons, en Allemagne, « des ingénieurs et des douaniers » (ce qui, dans son temps, nous avait fait bien rire) a lancé cinquante mille hommes en armes dans la Ruhr. M. Poincaré, qui avait dit « On ne mobilisera ni un cheminot ni un soldat », a envoyé là-bas deux contingents de 4.000 « volontaires » cheminots et M. Le Troquer fait quotidiennement appel à la lâcheté de classe pour obtenir un contingent nouveau de travailleurs des voies ferrées. La livre sterling se maintient aux alentours de 75 francs, le dollar est à 16 et la vie continue à renchérir.

On a élargi la tête de pont de Kehl pour régulariser le trafic des trains internationaux. Depuis l'occupation, il n'en passe plus un seul. Résultat brillant. On a « bouclé » la Ruhr et au milieu de grèves multiples, le charbon qui sort de la mine reste sans emploi et s'entasse. Il faudrait, suivant un article paru dans le Manchester Guardian, 220.000 wagons pour l'évacuer sur la France et la Belgique...

En Allemagne, c'est la mort par le froid qui guette les prolétaires, c'est la tuberculose infantile qui gagne du terrain tous les jours.

En France, c'est le chômage qui commence autour des hauts fourneaux qui s'éteignent. Ces messieurs du Comité des Forges et de l'industrie lourde allemande se font une guerre d'usure. « Quarante pour cent ou soixante pour cent » ?... On discute. Les larrons sont en foire, mais n'ont pas pu s'entendre encore... Ils ont le temps. Leurs valeurs des aciéries de Jeumont ou des mines de Gelsenkirchen montent. En attendant, les peuples crèvent.

MAIS il y a des gens « qui nous comprennent ! » Mais oui. Où donc ? En Angleterre et en Amérique, Parfaitement. C'est du moins ce que prétend le *Matin*. Tous les jours, il s'ingénie à trouver dans l'immense empire britannique ou dans les vastes Etats-Unis, un monsieur qui approuve l'opération de la Ruhr... C'est difficile, mais avec de la patience et en payant bien, on peut y arriver.

Hier, c'était « l'opinion des anciens combattants exprimée par... l'American Legion. » (Nos amis de Clarté connaissent cette organisation d'apaches). Avant-hier, c'était « l'opinion des travailleurs » exprimée par... M. Samuel Gompers ! »

La veille, c'était celle d'un général, d'un professeur, d'un homme de lettres... Diable, diable... Vite l'addition !

Et en Angleterre, c'est le secrétaire de l'Union des marins et chauffeurs de North Shields — soi-même — qui a dit à M. Paul Raynaud, à Newcastle : « C'est bien à tort que l'on représente le parti travailliste comme opposé dans son ensemble à l'action de la France dans la Ruhr. » Oui, madame ! Et le lecteur, sage et abruti du *Matin*, a dû avaler ça, comme le reste...

On sait qu'il n'y a pas de danger, d'ailleurs, qu'il ouvre un journal de langue anglaise...

MAINTENANT, chez nous, pourtant personne n'ose plus se faire illusion sur l'opération économique de la Ruhr... On avoue carrément le caractère de l'expédition.

Nul doute, dit le *Temps* du 6 février, que, pour l'instant, et pour bien des mois peut-être, notre occupation va nous obliger à déboursier un nombre respectable de millions. Mais, avec le temps, nos bénéficiaires ne feront que s'accroître, car on ne voit pas pourquoi des charbonnages qui ont enrichi les grands magnats allemands ne seraient pas une source de richesses entre les mains françaises, lesquelles, après tout, ne sont pas plus maladroites que d'autres.

Le bout de l'oreille est un peu long..., mais, comme il faut, malgré tout, faire la part de l'imprévu, le *Temps* ajoute prudemment : « Il est tout de même probable que tous frais déduits, nous toucherons cependant un peu plus d'argent que par le passé. »

C'est ce qui reste à prouver. Il est vrai que quand le *Temps* dit « nous », on peut être sûr que ce n'est pas de la France qu'il s'agit...

VOYEZ plutôt cet autre article du même *Temps*, paru le même jour. Celui-là a quelque chose de monumental. Il prend tout simplement, contre Poincaré lui-même, la défense de « La finance internationale ».

Ecoutez plutôt...

« Finance internationale. Le mot est de M. Poincaré. Plus exactement, c'est lui qui l'a mis en valeur, car il traînait depuis longtemps dans le vocabulaire socialiste parmi les truismes de la haine. Qu'un président du Conseil ait pu l'aller chercher dans ce capharnaüm pour lui donner un tour péjoratif, c'est ce qui ne manquerait pas de surprendre si l'on ne savait qu'à la tribune les esprits les plus assurés sont entraînés par des formules dont ils ne mesurent la portée que par le succès ou la défaveur. »

Autrement dit : Poincaré, ce pisse-froid, est un type emballé, qui se laisse aller à une chaleureuse improvisation et voilà que la « finance internationale » va s'en aller rejoindre les « extinctions d'étoiles » de Viviani et la « noble candeur » de Clemenceau... On excuse les gens comme on peut... Mais ce qui est un comble, c'est la source d'inspiration que prête à Poincaré le rédacteur du *Temps* !

C'est dans le « vocabulaire socialiste » que Poincaré a été pêcher ! Pas possible ! Mais non, brave *Temps* ! Mais non, excellent *Temps*. Ne vous f...tez pas du monde et du « meilleur monde » à ce point-là ! M. Poincaré lit tout simplement l'Action Française tous les matins et ça lui suffit pour y trouver tout ce qu'il lui faut pour parler de la « finance internationale... » Essayez plutôt.

Et le *Temps* conclut, puisqu'on l'a payé pour ça :

« Affirmer l'internationalisme de la finance, c'est en réalité proférer un lieu commun, car il est bien évident que la finance doit être internationale ou ne pas être, puisque son but est la circulation de l'argent, fin dernière des échanges de marchandises. Mais, quand on incrimine cette finance, on veut atteindre des gens qui, par la force de l'argent, chercheraient à contrarier certaines politiques nationales. Or, c'est là un mythe pur et simple, d'abord parce qu'il n'y a pas de ligue d'intérêts qui soit matériellement capable d'un pareil effort ; ensuite, parce que, dans tous les pays, les financiers obéissent à leur gouvernement. Ils se contentent de lui indiquer, quand on recourt

à leurs lumières, les conditions générales de problèmes qui ont toute la rigueur de lois mathématiques qu'il importe de ne point fausser ».

Après ça, on peut tirer l'échelle... n'est-ce pas ?

Comment se fait-il que l'Action Française n'ait pas relevé avec indignation cet article du Temps ? Comment se fait-il que M. Poincaré, si susceptible à l'ordinaire, ait accepté la leçon avec une humilité silencieuse de petit garçon fouetté ?

AVEC la finance internationale, pour ou contre elle, l'occupation de la Ruhr s'organise pour durer...

D'ailleurs, là-bas, ce n'est pas la guerre, bien entendu. Mais seulement pour MM. Krupp, von Bohle et consorts, qui, passant en Conseil de guerre, s'en tirent avec une amende ridicule, tandis qu'on fait ouvrir le feu sans sommation sur les pauvres bougres du peuple.

Ce n'est pas la guerre... Mais on prend des arrêtés draconiens... à la manière française, certes, pas à la manière « boche », bien entendu.

Exemple. Q. G. de l'armée du Rhin, 7 février 1923 :

« En raison des actes de sabotage graves qui se sont déjà produits la semaine dernière et qui pourraient se renouveler, des ordres ont été donnés aux postes et aux patrouilles de surveillance des voies ferrées de faire feu après les sommations réglementaires sur toute personne s'approchant des voies et ouvrages d'art. Les personnes convaincus de sabotage de voies ferrées seront traduits en conseil de guerre et seront passibles de la peine de mort dans les cas graves. »

Nous rapprocherons seulement ce résumé de l'arrêt du général Degoutte, de cette ordonnance prise le 1<sup>er</sup> octobre 1915, par le général von Below :

A.H.Q., le 1<sup>er</sup> octobre 1915.

Divers attentats ayant été commis ces temps derniers sur les chemins de fer du territoire occupé. Nous ordonnons ce qui suit :

« Toute personne n'appartenant pas aux troupes ennemies ou n'étant pas, extérieurement, reconnaissable comme telle, qui mettra intentionnellement en danger un convoi de che-

min de fer dans les limites du territoire occupé, qui endommagera ou détruira le corps de la voie, les gares, voies, ponts, tunnels, le matériel roulant, ou les objets et installations quelconques servant à l'exploitation des chemins de fer, sera punie de la peine de mort et, dans des cas moins graves, des travaux forcés ou de la prison pouvant atteindre une durée de 15 ans, et d'une amende pouvant s'élever jusqu'à 15.000 marks, etc. »

Les termes sont identiques ou presque.

Ce n'est pas la guerre. Bien entendu. Le militarisme allemand a trouvé un digne successeur.

Mais pourquoi, alors, veut-on jouer aux petits saints ? chez nos maîtres de l'heure ?

AH ! c'est qu'on parle au même moment, à Genève, de désarmement. Mais oui. La Société des Nations possède entre autres curiosités, une commission du désarmement subdivisée en trois sous-commissions.

Et au moment où la Turquie d'Anatolie menace les navires européens à Smyrne, au moment où le feu couve dans la Ruhr, au moment où M. Sidzihanskas, délégué lithuanien, vient d'envoyer promener la « recommandation » de la Société des Nations en répondant à peu près qu'il était disposé à opposer son petit peuple de cinq millions d'hommes aux centaines de millions de socialistes des nations, M. Viviani, non content d'avoir, pendant un mois, rasé les lecteurs du Matin avec ses mémoires, a prononcé un discours de plus sur le désarmement.

Vous en goûterez la puissance par ce simple extrait.

« Notre commission (c'est Viviani qui parle) s'est livrée à des recherches et à des enquêtes, mais la solution finale du problème ne dépend ni de notre commission, ni de la Société des Nations elle-même. Elle dépend de ceux qui ont la responsabilité, c'est-à-dire des gouvernements. »

Evidemment... Si M. Viviani a voulu prouver l'utilité de la Société des Nations, il a réussi au-delà de toute espérance. Merci.

## MOSCOU ET ANGORA

Par Antoine VALBERT

L'exposé de Boukharine au IV<sup>e</sup> Congrès remet en pleine actualité la politique orientale du bolchévisme. En effet, pour jeter les bases d'une activité diplomatique et militaire de la Russie et de l'Internationale, notre camarade n'a point parlé dans l'abstrait ; il s'est, au contraire, inspiré d'une expérience russe de quelques années. Puisqu'au surplus, les rapports antérieurs des Soviets avec le gouvernement d'Angora permettent de comprendre le rôle joué à Lausanne par la délégation de Moscou, il nous paraît à propos de faire de ces rapports un historique rapide.

Quand, au nom des Alliés, les Anglais occupèrent Constantinople le 16 mars 1920, mirent la ville en état de siège et chambrière le gouvernement, les bases du nationalisme turc étaient déjà jetées. Pour éviter le démembrement de l'Empire ottoman, que visaient l'Angleterre et ses alliés les grecs et les arméniens, le général Moustapha Kemal, qui commandait en Asie, réunit le Congrès d'Erzeroum (10 juillet 1919) qui lui donna pleins pouvoirs pour organiser la résistance du pays.

Des sommations respectueuses adressées au Sultan

n'ayant pas obtenu de réponse, des élections furent préparées en Anatolie pour marquer la rupture avec l'ancien gouvernement et préparer l'émancipation politique des paysans turcs d'Asie à l'égard d'un souverain déchu et d'une capitale en proie à l'étranger. Ces élections mirent sur pied l'Assemblée d'Angora qui se réunit le 23 avril 1920. Le nouveau gouvernement de Kemal prit, dès lors, une attitude hostile à l'Europe et défendit les intérêts nationaux turcs, tant auprès des diplomates alliés que contre les troupes grecques soudoyées par l'Angleterre. La Russie, tournée vers l'Orient par le blocus occidental, pouvait lui fournir un appui tout proche et l'aider à combattre des ennemis communs.

Mais les Soviets, à peu près maîtres de leur action en Orient, avaient des visées plus larges et plus lointaines. Infidèle depuis 1917 à cette ambition traditionnelle de s'emparer de Constantinople, la Russie se tournait vers la vieille Asie dont les peuples innombrables, délivrés en partie de l'emprise européenne, étaient travaillés par un ancien désir d'indépendance.

Les Bolchévistes se présentèrent, non sans sincérité, comme des libérateurs et promirent à ces peuples de les aider à réaliser leurs désirs nationaux dans le cadre de républiques soviétiques alliées à la République-mère de Moscou. C'était une belle entreprise que celle d'un vaste fédéralisme assemblant dans le cadre souple du communisme des groupes ethniques aussi divers que les Mongols et les Caucasiens. Elle supposait une propagande rayonnante, insinuante qui fut menée avec un succès inégal dès le début de 1919 et se poursuivit parallèlement au développement du nationalisme turc. On a même prétendu que les Bolchévistes avaient des émissaires au Congrès d'Erzeroum.

On prétend, avec quelque vraisemblance, que les petits propriétaires d'Anatolie ne lui firent pas un grand succès. A ces peuples à demi-pastoraux de l'Ouest et du Centre de l'Asie, le communisme devait apparaître, en effet, sous les aspects simplifiés d'une délivrance et d'une espérance. Délivrance immédiate à l'égard des aventuriers tsaristes comme Koltchak et Ungern qui voulaient se tailler, en Sibérie, des empires militaires et dont l'armée rouge anéantit les efforts — espérance d'une libération nationale prochaine trouvée par les chefs locaux musulmans plus tangible et plus facile à exploiter que les doctrines de révolution sociale.

C'est pourquoi la plupart des Républiques d'Asie, créées en 1920 dans la région caucasienne et vers le Turkestan et la Mongolie eurent une histoire intérieure assez agitée. Les rouges durent y combattre et y renverser les gouvernements précaires soutenus par l'Entente ou dirigés par des aventuriers qui exploitaient à leur profit le ressentiment contre les fautes commises par certains agents infidèles de Moscou, désavoués d'ailleurs et exécutés par les Soviets.

Mais les résultats ont été sérieux. Dès 1920, cette propagande créatrice d'Etats put aboutir au Congrès des peuples de l'Orient, tenu à Bakou le 1<sup>er</sup> septembre 1920 et au Congrès des travailleurs d'Extrême-Orient (21 janvier 1922). On sait que depuis deux mois, les Républiques nouvelles, de celle de l'Ukraine à celle de Tchita, sont fédérées au sein du système russe. Tels ont été les profits de cette propagande asiatique que les diplomates et les journalistes européens traitent avec un mépris faussement rassuré. C'est l'alliance avec le nouvel Etat d'Angora qui a marqué son entrée sans compromission dans le fameux concert européen.

\*\*\*

Cette phase nouvelle correspond à une orientation plus réaliste de la politique russe. Dégagée du blocus européen et victorieuse de la contre-révolution intérieure, la Russie est sortie d'une période strictement défensive et a cherché, en dehors de ses frontières, des points d'appui et des modes d'action concrets lui permettant de faire figure d'Etat. Tout en continuant à se défendre par des moyens diplomatiques, elle veut utiliser les rivalités qui divisent l'Europe à ses fins révolutionnaires et rien ne peut mieux la servir que les compétitions mettant ses ennemis aux prises.

La propagande avait sinon éveillé, du moins fortifié en Orient le sentiment national qu'il convenait d'exploiter et de servir dans un but international. Lénine, nous dit-on, a vu de bonne heure le parti qu'on pouvait tirer de la révolte multiforme des Musulmans contre l'Europe et surtout l'Angleterre en soutenant le gouvernement d'Angora aux prises avec la Grèce, appuyée par les Anglais. Un document bolchéviste de la fin de 1920 définit ainsi

étroite des intérêts de parti, et, au lieu de prendre pour cette espérance russe :

« La diplomatie des Soviets devra sortir de la sphère base le principe des intérêts de classe, adapter son action aux principes de l'Etat national. Si nous savons nous en rendre compte, notre succès est assuré, aussi bien en Allemagne qu'en Turquie, où, sous le couvert de la lutte nationale, nous travaillons pour la Troisième Internationale et où le mot d'ordre : A bas le traité de Sèvres ! A bas l'Entente ! a transformé le pacha turc en ardent défenseur des intérêts bolchévistes. » (Cité par M. Pernot, *La Question Turque*, p. 85).

En réalité, Kemal songeait surtout à défendre son nouvel Etat. Il sacrifiait volontiers la Syrie et la région du Tigre, comprises en dehors de l'Anatolie, mais cette base territoriale restreinte purement turque lui était chère. Or, il avait besoin d'un point d'appui qu'il ne pouvait trouver qu'à Moscou. Sans doute, il craignait le bolchévisme, mais il le considérait comme un péril lointain, c'est-à-dire moins sérieux en définitive que la menace anglaise pressante et on nous raconte qu'il voulait exercer à l'égard de l'Europe une sorte de chantage en représentant la nouvelle Turquie comme une barrière protégeant l'Asie contre la poussée communiste et en menaçant les Alliés de lui ouvrir, en cas de défaite, les portes de l'Orient. Il faisait donc, lui aussi, une politique réaliste plus qu'une politique de sentiment. Il cédait à la pression du parti des unionistes qui réclamait obstinément une politique purement asiatique avec la Russie comme allié européen.

Il prit d'ailleurs ses précautions. S'il accepta, par le traité du 16 mars 1921, l'appui militaire et diplomatique de Moscou, s'il céda aux Russes le port de Batoum et s'il échangea avec les Soviets la promesse réciproque de repousser tout règlement international auquel les deux pays n'auraient pas participé, il refusa, par contre, de laisser entrer dans son Etat, les armées et les propagandistes russes et les Bolchévistes respectèrent cette volonté. Sous la forme atténuée de fournitures d'armes et de munitions, l'alliance permit cependant à Kemal de chasser une première fois, en septembre 1921, les Grecs d'Anatolie. Par la suite, sa politique devint moins exclusivement anti-européenne et il signa avec Franklin-Bouillon, représentant de la France, l'accord du 20 octobre 1921.

Cette alliance toute pratique, sans illusion sentimentale, a permis aux deux pays de faire figure à Lausanne et de s'opposer à un règlement de la question des Détroits trop favorable aux puissances européennes. Elle a permis à Kemal de lutter contre l'Angleterre et à la Russie de trouver l'aide d'un Etat un peu inquiétant pour l'Europe, d'un Etat réfractaire, non avili encore par les marchandages diplomatiques et de s'en servir pour combattre les impérialismes d'Occident et la liberté vitale des Détroits. Désormais, la Turquie d'Angora et la Russie nouvelle se sont imposées à l'Europe.

Mais si Kemal est appelé à entrer dans la politique capitaliste plus ou moins déguisée, c'est pour défendre son droit à l'existence et par cela même l'avenir de la Révolution internationale que la Russie a recours à l'imitation des procédés diplomatiques et militaires traditionnellement employés par les Etats. C'est parce qu'elle doit jouer en période pré-révolutionnaire le rôle d'Etat que la Russie a modifié sa politique orientale dans un sens de plus en plus réaliste et pratique : propagande communiste, propagande nationaliste, alliance diplomatique et militaire. Il faut traiter avec les Etats comme avec les capitalistes. L'important n'est pas, en l'espèce, la façon extérieure d'agir, c'est l'intention de l'acte et l'esprit de l'action.

# LISEZ ATTENTIVEMENT NOS LISTES DE LIVRES

La librairie « Clarté » sélectionne chaque quinzaine dans toute la production de tous les éditeurs français, les livres plus particulièrement susceptibles d'intéresser ses lecteurs. Nous prions nos amis qui désiraient se procurer ces livres, de nous réserver leurs commandes. (Ch. post. Paris 330-80).

## Dernières Nouveautés

- ART**
- André Fontainas : *Histoire de la peinture française au XIX<sup>e</sup> et au XX<sup>e</sup> siècles, 1801-1920*. Nouvelle édition, revue et complétée ; Mercure de France 12 »
- ROMANS**
- Albert Bailly : *La Femme libre* ; Jouve. 6 »
- Jean Balde : *La Vigne et la Maison* ; Plon. 7 »
- André Beaunier : *Contes à Psyché* ; Flammarion. 7 »
- Louis Bertrand : *Cardento, l'homme aux rubans couleur de feu* ; Ollendorff. 7 »
- Boisvion-Dorsenne : *Les Repaires de l'île Azurine* ; Crès. 6 »
- Paul Brach : *Gérard et son Témoin* ; Nouv. Revue française. 7 »
- John Buchan : *Le Prêtre Jean* ; Nelson. 4 50
- Marguerite Burnat-Provins : *Contes en vingt lignes* ; les Tablettes, Saint-Raphaël. 7 »
- Delly : *Mitsi* ; Flammarion. 7 »
- Divers : *Pages orientales, n° 3* ; Neuf contes orientaux inédits et complets ; Pages orientales. 3 50
- Pierre Demoulin : *La Belle au bois chantant* ; Jouve. 6 »
- Maurice Dommanget : *Babeuf et la conjuration des égouts*. L'Humanité. 2 »
- Georges Duhamel : *Vie des Martyrs 1914-1916*. (Bibliothèque choisie) ; Mercure de France. 15 »
- Odette Dulac : *L'Enfer d'une étreinte* ; Soc. mut. d'édition. 4 50
- Renée Dunan : *La triple caresse* ; Albin Michel. 6 75
- Luc Durtain : *Douze cent mille* ; Nouv. Revue française. 7 50
- Christiane Fournier : *Rolland* ; Les Tablettes, Saint-Raphaël. 7 »
- Raoul Gain : *Flots dans le fleuve* ; Images de Paris. 4 »
- Maxime Girieud : *Les voyages merveilleux de la nef Aréthuse*. Lib. de France. 7 »
- J.-C. Holl : *La vague de luxure*, librairie des lettres. 6 »
- F. de Joannis : *Le beau Mensonge* ; Figuière. 5 »
- S. Kessel : *La Steppe rouge*, roman ; Nouvelle Revue française. 6 75
- Rudyard Kipling : *Le Livre de la Jungle* (Bibliothèque choisie) ; Mercure de France. 15 »
- Le Second livre de la Jungle* (Bibliothèque choisie) ; Mercure de France. 15 »
- Jacques de Lacretelle : *Silbermann* ; Nouv. revue française. 6 75
- Yvon Lapaquellerie : *Amoret* ; Calmann-Lévy. 6 75
- Valéry Larbaud : *A. O. Barnabooth* ; Nouv. Revue française. 8 50
- Legrand-Chabrier : *Christine liée et déliée* ; Rieder. 6 75
- Magali-Boisnard : *L'Enfant taciturne* ; Malferre, Amiens. 7 50
- Henri Mann : *Sujet*. Traduit par Paul Budy, Editions du Rhin. 7 »
- Guy Otte : *Christine Gaudin* ; Faisy, Louhans. 6 »
- Praybyszewski : *De Profundis* ; Delamain et Boutelleau. 1 »

- Jacques Rebol : *La dépouille du profiteur inconnu* ; II. *La main au collet du profiteur inconnu*. Volle et Privas. 5 »
- Jean Richepin : *Contes sans morale* ; Flammarion. 6 »
- Claude Roger-Marx : *La Tragédie légère* ; Albin Michel. 6 75
- Romain Rolland : *L'âme enchaînée* ; I. *Antoinette et Sylvie*, Ollendorff. 7 »
- Marcelle Vioux : *L'éphémère (Babet Cadou)* ; Fasquelle. 6 75
- H.-G. Wells : *Jeanne et Pierre* ; Payot, 2 vol. 15 »
- Nelly Zananiri : *Vierges d'Orient* ; Jouve. 6 »
- COLLECTION CINEMA-BIBLIOTHEQUE (Tallandier)**
- Pierre DECOURCELLE : *Gigolette* (4 vol. ill.) .....chaque 2 50
- Jules MARY : *La Pochardé* (4 vol. ill.).. 2 50
- Arthur BERNÉDE : *Impéria* (2 vol. ill.).. 2 50
- Pierre DECOURCELLE : *Quand on aime*, 1 vol. ill. .... 2 50
- SIENKIEWICZ : *Quo Vadis* (2 vol. ill.) .... 2 50
- Jules MARY : *La Fille Sauvage* (4 vol. ill.) ..... 2 50
- Jules MARY : *Roger-laHonte* (4 vol. ill.).. 2 50
- Ad. DENNERY : *Les Deux Orphelines* (3 volumes) ..... 2 50
- ALBIN MICHEL**
- Mémoires de la Duchesse d'Abrantès : Les coulisses du Consulat* ..... 12 »
- Jules HOCQU : *L'Effarante Aventure* (Roman unique en son genre, qui jette le lecteur dans une atmosphère mystérieuse très spéciale) ..... 6 75
- Henri D'ALMERAS : *La Femme amoureuse dans la vie et dans la littérature* (étude de psycho-physiologie) ..... 6 75
- Ant. SERSTEVENS : *Le Vagabond sentimental* : Extraordinaire roman d'aventure et d'amour, d'une formule toute nouvelle ..... 6 75
- Louis CROS : *Madagascar pour tous* (Livre du colon et de l'éleveur) ..... 10 »
- Mme TAPHOUREAU : *La layette* ; Ce qu'une jeune mère doit savoir ..... 3 »
- Aimé LAURENT : *Comptabilité commerciale : Tenue des livres en partie double* ..... 1 25
- GRASSET : « LE ROMAN »
- Fr. DUHOUREAU : *Un homme à la mer*
- Fr. FOSCA : *Monsieur Quatorze* (roman d'aventures) ..... 6 75
- « Les Cahiers Verts » 17<sup>e</sup> cahier.
- Julien BENDA : *La Croix de Roses*..... 5 »
- L'EDITION MODERNE AMBERT (Collection illustrée à 2 fr. 50)**
- Les Derniers Triavons*, par Fr. de NYON.
- Jeunes Filles d'autrefois*, par Ern. DAUBET, illustrations de Hérouard.
- Griséliadis* (Conte de Boccace). Illustrations de Hérouard.
- Contes de la Pipe en terre*, par Pierre MAC ORLAN.
- La Cure*, par Max et Alex FISCHER.
- Les Maîtres Chanteurs* (Contes d'Hoffmann).
- Les Confidences galantes*, par Ch. FOLLEY, illustrations Hérouard.
- L'Amoureuse Vocation*, par Anna MARLIANI.
- NOUVELLE REVUE FRANÇAISE**
- Ch. VILDRAC : *Michel Auclair et le Pèlerin* ..... 6 75
- Ch. VILDRAC : *Livre d'Amour* ..... 7 »
- *Découvertes* ..... 6 75
- *Chants du Désespéré* ..... 6 »
- *Le Paquetot Tenacity* ..... 6 »
- Jaak LONDON : *L'Amour de la Vie* (trad. de l'anglais par P. Wens) ..... 6 75

- PROGRES CIVIQUE**
- Pour reconstruire l'Europe*, par R. FRANCOU et A. RIPERT ..... 4 »
- BIBLIOTHEQUE PAYOT**
- D<sup>r</sup> Maurice BOIGEY (médecin chef de l'Ecole d'éducation physique de Joinville) : *Manuel Scientifique d'Education physique* ..... 25 »
- (Un magnifique volume in-8° écu sur papier couché avec 255 gravures, indispensable à tous ceux qui croient à l'efficacité de la culture physique pour entretenir la santé. C'est le premier manuel vraiment complet sur la matière. (Prospectus sur demande.)
- HENRI-ROBERT (ancien bâtonnier) : *Les Grands Procès de l'Histoire* :
- Première série : *Le procès de Marie Stuart*. — *L'affaire Cinq-Mars*. — *Le procès Nicolas Fouquet, un profiteur du grand siècle*. — *Voltaire défenseur de Calas*. — *Le procès de Camille Desmoulins* ..... 7 50
- Deuxième série : *La Marquise de Brinwilliers*. — *L'affaire du Collier*. — *Le procès de Charlotte Corday*. — *Le procès de Madame Roland*. — *L'affaire Lafarge* ..... 7 50
- COLLECTION DES CAHIERS VERTS**
- 15<sup>e</sup> Cahier. — Pierre DRIEU LA ROCHELLE : *Mesure de la France* ..... 5 »
- 16<sup>e</sup> Cahier. — RAMON GOMEZ DE LA SERNA : *Echantillons*, présentés par Valéry Larbaud ..... 6 50
- LES ROMANS FLAMMARION**
- Hugues LAPAIRE : *Rien que la vie* ..... 7 »
- Louis DE ROBERT : *Le mauvais amant*.. 7 »
- Paul REBOUX : *Colin ou les voluptés tropicales* ..... 7 »
- (Une histoire d'amour tour à tour comique et ardente qui a pour décor l'île de Saint-Domingue en 1767.)
- Alfred MACHARD : *Graines de bois de lit* 7 »
- COLLECTION STOCK DES MAITRES MODERNES**
- COLETTE : *Réverie de Nouvel-An* ..... 1 »
- Jean JAURES : *Un discours* ..... 1 »
- Rudyard KIPLING : *Les enfants du Zodiaque* ..... 1 »
- Israel ZANGWILL : *Flutter Duck* ..... 1 »
- COLLECTION PLOIN D'AUTEURS ETRANGERS**
- Anton Pavlovitch TCHERKHOV (Nouvelles) : *Salle 6, etc.* ..... 7 »
- Anton Pavlovitch TCHERKHOV : *Les Moujiks, etc.* ..... 7 »
- Anton Pavlovitch TCHERKHOV (Théâtre) : *L'Oncle Vania* ..... 7 »
- Anton Pavlovitch TCHERKHOV : *La Cerisaie, la demande en mariage* ..... 7 »
- Honoré de BALZAC (Collection à 5 fr. - vol. in-16° double couronne). (Hachette, édit.)
- Eugénie Grandet* ..... 5 »
- Le Lys dans la Vallée* ..... 5 »
- La Maison du Chat qui pelote*. — *Le Bal de Sceaux*. — *La Vendetta*. — *La fausse Maîtresse* ..... 5 »
- La Femme de trente ans*. — *La Femme abandonnée* ..... 5 »
- Le Père Goriot* ..... 5 »
- Le Gérant : Marcel FOURRIER.**
- Fédération Française des Libraires  
MARQUE DÉPOSÉE
- Imprimerie « PERFECTA »  
8, rue Neuve-Popincourt,  
Paris (XI<sup>e</sup>)

# BIBLIOTHÈQUE "CLASSICA"

0 FR. 80

Un prix modique - Une élégante édition - Les meilleures œuvres de bons auteurs français

- BALZAC *Ei Verdugo. Adieu.*  
— Honorine.  
— La Vendetta.  
— La Grande-Bretèche.  
— La Maison du Chat-qui-pelote.  
— La Fille aux yeux d'or.  
— La Fausse Maîtresse. La Femme abandonnée.
- CHATEAUBRIAND. *Atala.*
- COURRIER. *Pamphlets.*
- DIDEROT. *Le Neveu de Rameau.*
- M<sup>me</sup> DU NOYER. *Lettres galantes*; 2 vol.
- FIEVÉE. *La Dot de Suzette.*
- LEON GOZLAN. *La Clef de cristal.*
- LE SAGE. *Turcaret.*
- MARIVAUX. *Le Jeu de l'Amour et du Hasard.*
- PAUL DE MOLENES. *Tréfleür.*
- HEGESIPPE MOREAU. *Contes.*
- MURGER. *La Maîtresse aux mains rouges. Les Amours d'Olivier. Le Manchon de Francine.*

- MURGER. *Une Victoire du Bonheur. Entre quatre murs. Les Premières Amours du jeune Bleuet. Comment on devient coloriste.*
- MUSSET. *On ne badine pas avec l'Amour.*  
— Il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée. Un caprice.
- GERARD DE NERVAL. *La Main enchantée. Sylvie. Aurélia. Les Nuits d'Octobre. Promenades et Souvenirs.*
- CHARLES NODIER. — *Thérèse Aubert.*
- REGNARD. *Les Folies amoureuses.*
- RESTIF DE LA BRÉTONNE. *La Coquette. La Quarantaine. La Fanfaronne de vertu. Le Faux Mari.*
- SAINT-EVREMOND. *Pages choisies.*
- SEDAINE. *Le Philosophe sans le savoir.*
- SOULIER. *Le Maître d'école, 2 vol.*
- VOLTAIRE. *La Vie privée du Roi de Prusse.*
- VOISENON. *Le Sultan Misapouf, 2 vol.*

0 FR. 80

Chaque volume in-18 sur beau papier

0 FR. 80

Le but de cette collection est de permettre à chacun de posséder pour un prix plus que modique, en élégants volumes pouvant figurer dans une Bibliothèque, les meilleures œuvres des plus grands auteurs français.

En vente à la Librairie de "Clarté" et aux Editions G. GRES et C<sup>e</sup>, 21, rue Hautefeuille - Paris

## AUTOUR D'UNE VIE

par Pierre KROPOTKINE  
MEMOIRES

Ce sont les confessions d'une âme merveilleuse. Rousseau, Tolstoï, Kropotkine, trois coeurs illimités, trois destinées inouïes, Kropotkine, le plus humain des trois.

2 volumes ..... 10 fr.  
LIBRAIRIE STOCK - PARIS

ECONOMISONS sur le prix de notre nourriture en faisant chaque jour un repas complet, délicieux et vite préparé avec la

## Frumine

ALIMENT INTÉGRAL VITAMINÉ  
23, Faubourg Saint-Honoré, PARIS  
Envoi province franco contre mandat o remboursement. Deux tablettes repas, 2 75 La boîte de poudre, 6 50

De notre collaborateur  
Léon MOUSSINAC *La Décoration Théâtrale*  
Le volume, broché... 8 fr.; relié... 12 fr. (EDITIONS RIEDER)

En vente à la Librairie CLARTÉ, 16, Rue Jacques-Callot, PARIS (6<sup>e</sup>)

Chèque Postal PARIS 330-80

## Achetez à Clarté

Le numéro spécial des "Temps nouveaux" consacré à

## Pierre KROPOTKINE

L'Ami — l'Homme — l'Anarchiste  
le Savant — son œuvre — Souvenirs personnels et hommages posthumes

46 pages de texte grand format. . 3 fr.  
Franco. . . . . 3 fr. 50

Jean HERMITTE

## LE RÉGIME DIRECT

Préface de Georges Renard, Professeur au Collège de France

Ce livre n'est pas un traité de sociologie ; encore moins une étude politique savante. C'est, touchant la vie des hommes en société, l'exposé d'une loi naturelle, vieille comme le monde par conséquent, mais méconnue et oubliée.

En vente à Clarté : Franco..... 5 frs

## SOCIETE GENERALE

POUR FAVORISER LE DEVELOPPEMENT DU COMMERCE ET DE L'INDUSTRIE EN FRANCE

Société anonyme Capital : 500 millions

Le Conseil d'administration a décidé qu'en vertu de l'autorisation donnée par l'article 57 des statuts, il sera distribué, à valoir sur les bénéfices de l'exercice courant, un acompte de 6 fr. 25 nets par action. Le paiement s'effectuera à partir du 29 janvier 1923, au siège de la Société, 29, boulevard Haussmann, à Paris, et dans toutes ses agences.

ASSEMBLEE GENERALE DES ACTIONNAIRES DE LA BANQUE DE FRANCE

L'assemblée générale des actionnaires de la Banque de France s'est tenue le 25 janvier, sous la présidence de M. G. Robinet, gouverneur.

Les comptes commerciaux sont en augmentation de 44 0/0, pour le nombre des effets, et de 10 0/0, pour la valeur totale. Le mouvement général des caisses a atteint 1.344 milliards, dont 1.148 milliards par virements de compte à compte.

Les avances à l'Etat ont été ramenées de 24.600 millions à 23.600 millions, en fin d'exercice, avant le versement au Trésor du solde disponible du compte d'amortissement, soit 806 millions.

Les versements à l'Etat, à titre d'impôts généraux ou spéciaux et de redevances, se sont élevés à 89.170.000 francs.

Le dividende de l'exercice 1922 a été de 51.100.000 francs, soit 280 francs par action M. Charles Petit a présenté, en son nom, et au nom de ses collègues, le Rapport des Censeurs.

L'assemblée a réélu Régents MM. de Neufville et Davillier. Elle a réélu Censeur M. Camille Poulenc, industriel. Elle a élu Régents M. Jean Balsan, industriel, en remplacement de M. Alfred Loreau, décédé, et M. Félix Berthelot, Trésorier-payeur général d'Alsace et de Lorraine, en remplacement de M. Guérin.

# PATHÉ CONSORTIUM CINÉMA

Édite une collection complète de

## FILMS D'ENSEIGNEMENT

==== ININFLAMMABLES ====

pouvant être projetés par tous les appareils

BANDES DE 35 m/m

Toutes les bandes d'enseignement de 35 m/m existent en bandes de 28 m/m (KOK)



### LES FILMS D'ENSEIGNEMENT

ont été établis avec la collaboration de membres compétents des divers ordres d'enseignement :

supérieur ;  
secondaire ;  
technique ;  
primaire.

Ils sont spécialement adaptés à l'Enseignement.

Ils comprennent : des titres courts ;  
des vues cinématographiques choisies ;  
des schémas et dessins animés ;  
des phrases concises fixant des idées générales ou résumant les notions à retenir.

Ils sont accompagnés de notices contenant tous les renseignements nécessaires à la préparation de la leçon :  
des croquis clairs et des cartes spéciales ;  
un plan de leçon.

POUR LES RENSEIGNEMENTS, LES DÉMONSTRATIONS & LA VENTE :

s'adresser au Service de l'Enseignement

## PATHÉ - CONSORTIUM - CINÉMA

67, RUE DU FAUBOURG-SAINT-MARTIN — PARIS (10°)